

AVERTISSEMENT

Ce texte est la retranscription d'un cours oral professé par Eric Blondel à
La Sorbonne, Paris I, pour l'agrégation de philosophie.

DOCUMENT RÉALISÉ AVEC LA GRACIEUSE PARTICIPATION DE
JEAN-MARIE BRUN ET AGNÈS CONVERT

Philopsis éditions numériques
<http://www.philopsis.fr>

philopsis

Les textes publiés sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite.

AVANT-PROPOS :

CIVILISATION ET MORALE

Pour commenter un texte de Nietzsche, il convient de tenir les deux bouts de la chaîne.

– D'une part le texte. Il faut se mettre comme le psychanalyste à l'écoute de ce qui se dit en secret, en derrière, en dessous, au-dessus du texte à partir du texte lui-même et de ce qu'il tait.

– D'autre part sa problématique, c'est-à-dire mettre en lumière l'argumentation philosophique.

Ainsi, la stratégie philosophique nietzschéenne proprement dite est mise au jour.

La préoccupation de Nietzsche dans son questionnement philosophique, c'est la question de la civilisation à travers une de ses composantes : la culture. La civilisation couvre l'ensemble des valeurs, des mœurs, des institutions, des idéaux. Il faut rechercher d'où vient le rassemblement de ces idéaux tel qu'il est donné, en d'autres termes d'où vient la morale de la civilisation. La préoccupation de Nietzsche se concentre donc sur la problématique de la morale. On peut ainsi tout rapporter à un fil conducteur essentiel : **la civilisation et la morale**. La morale est la caractéristique de la civilisation occidentale, avec la notion d'homme théorique et de décadence, la décadence signifiant une sorte de désorganisation des instincts.

RÉFLEXIONS GÉNÉALOGIQUES SUR LA MORALE

Au début de la *Généalogie de la morale*, Nietzsche s'interroge et exprime ses soupçons quant à l'origine de la morale. Nietzsche mène une réflexion sur la provenance de nos préjugés moraux, sur l'origine du mal, sur la préhistoire du Bien et du Mal. Nietzsche examine également la valeur de la pitié et de la morale de la pitié, des « valeurs » morales.

Pour Nietzsche, l'origine de la morale se trouve dans les **pulsions**. Ce n'est pas celle qui est reconnue et qui la font provenir des idéaux. Ainsi Nietzsche soupçonne, s'interroge, se méfie de ce qui est établi officiellement. Le psychologue et le généalogiste qu'il est constate que les idéaux moraux sont des travestissements, pour mieux cacher une **origine** considérée comme **honteuse** (*pudenda origo*) – cette expression se trouve à plusieurs endroits dans l'œuvre de Nietzsche, par exemple dans *Aurore*.

Il y a donc de quoi se cacher et non pas de se vanter. Les idéaux moraux ne sont pourtant pas descendus du ciel, ils n'existent pas comme le "Bien en soi" platonicien. Ils n'ont pas de fondement dans "l'être", dans la "vérité absolue". Les "idéaux moraux" ne sont que, ne sont seulement que (expression que Nietzsche emploie souvent) le travestissement de certains jeux pulsionnels et donc de certaines typologies, de certains types d'organisation des pulsions entre elles. Ces types d'organisation peuvent s'exprimer par des antinomies comme fort/faible, riche/pauvre, plein/creux, être/néant.

On retrouve une trace de ce "tic" de langage : *ne... que* chez La Rochefoucauld. Ainsi, pour ce "moraliste", « les vertus *ne sont que* » l'expression de l'Amour-propre, des déguisements du vice...

Donc, pour Nietzsche :

– il y a soupçon quant à l'origine véritable de la morale.

Il conteste l'origine suprasensible, intellectuelle, ontologique, absolue, métaphysique de la morale.

– il y a nécessité de traquer le travestissement des pulsions.

Il découvre et interprète ce qui est caché. On remonte ainsi de l'idéal explicite à l'origine implicite de cet idéal.

– il y a exigence de trouver une théorie des pulsions qui sont à l'origine des idéaux.

La généalogie, c'est l'opération de soupçon, de retraçage de l'origine pulsionnelle des idéaux. Nietzsche se propose donc de faire l'histoire naturelle de la morale, la chimie des sentiments moraux. Cette démarche se trouve dans *Humain trop humain* [1^{re} et 2^e partie], dans *Aurore*, dans le *Gai Savoir*.

Dans *Humain trop humain*, Nietzsche utilise des hypothèses pour déceler ce que sont la civilisation, les faits et les idéaux de civilisation. Qu'est-ce que la morale, l'art, la société, les idéaux sociaux, les institutions ? Il s'essaie à cette recherche sous forme d'essais sur la culture, la justice.

En ce qui concerne la justice, Nietzsche s'y intéresse à la fois du point de vue individuel, social, collectif, institutionnel mais aussi au sens cosmologique, cosmique du terme tel que débattu par exemple dans la tragédie eschyléenne.

Nietzsche s'intéresse à de nombreux faits, même minimes, de civilisation : institutions, relations institutionnalisées, style des auteurs. Il parle du mariage, des enfants, des relations amicales, amoureuses, sexuelles, de l'oppression, de maîtrise, etc. en particulier de la situation des femmes, plus particulièrement des femmes écrivains...

Nietzsche, donc, aborde la culture, la civilisation par les phénomènes. Il « coud son fil rouge », selon l'expression allemande, pour

rechercher une cohérence dans ses analyses. Et il trouve une cohésion entre les phénomènes de civilisation (mariage, loi, justice, femmes) et les types pulsionnels, par exemple les relations entre les pulsions de cruauté, de vengeance **et** la conscience morale, le respect, le mépris, la haine... La féminité, la justice, le droit, le travail, l'État... prennent leur sens en fonction de leur origine. Cette origine est toujours dans l'immanence et non dans la transcendance comme l'affirment Platon et les autres métaphysiciens.

Par exemple, le mariage n'est pas l'union de deux âmes, mais « *n'est que* » un système de rapports de violence, codés, une forme de guerre des sexes.

Voici un texte révélateur de la façon dont Nietzsche aborde les phénomènes de civilisation. Il montre ici que les femmes sont plus méchantes que les hommes.

[...] la femme accomplie déchire quand elle aime... [...] Ah, quel petit fauve dangereux, insinuant, souterrain ! [...] La femme est indiciblement plus méchante que l'homme, et aussi plus intelligente ; la bonté chez la femme est déjà une forme de *dégénérescence*... Plus la femme est femme, plus elle se défend avec bec et ongles contre les droits en tant que tels (les droits politiques établissant l'égalité homme-femme) : l'état de nature, l'éternelle *guerre* entre les sexes, lui confère, et de loin, la première place. [...] L'amour – dans ses moyens, la guerre, en son principe la haine à mort entre les sexes. [...] – « Émancipation de la femme » – c'est la haine instinctive de la femme *ratée*, c'est-à-dire inapte à enfanter, contre la femme réussie, – et le combat contre l'« homme » n'est jamais que moyen (on reconnaît l'expression « *ne... que* »), prétexte, tactique. En voulant s'exhausser, *elles*, sous l'appellation de « femme en soi », de « femme supérieure », d'« idéaliste femme », elles veulent *rabaisser* le niveau général de la femme. [...] Au fond, les émancipées sont les *anarchistes* dans l'univers de l'« Éternel féminin », les laissées-pour-compte dont l'instinct, tout au fond, est la vengeance... Toute une espèce du plus pernicieux « idéalisme » [...] a pour but d'*empoisonner* la bonne conscience, la nature dans l'amour sexuel... [...] sous le nom de vice (« *vice* » est souligné) je combats toute espèce de contre-nature [...] d'idéalisme.¹

Nietzsche s'intéresse aux détails de la question avant d'émettre une hypothèse. Et tous les détails concourent à une unité d'ensemble, qui montre que les valeurs morales et idéales qui gouvernent la conduite des individus ou des groupes dans une société n'ont pas de fondement métaphysique, ne sont pas dotés d'une éternité abstraite, théorique et philosophiquement fondée, mais sont tout simplement des expressions de la réalité sociale, de l'histoire des sociétés, de la psychologie des typologies pulsionnelles. Les idéaux *ne sont que* le travestissement abstrait et nihiliste de réalités qui se cachent. Ils *ne sont qu'*une sorte d'écran pour que les pulsions se donnent libre cours. Ils *ne sont que* ces pulsions. Les idéaux *ne sont qu'*une sorte d'apparence illusoire et mensongère, la fameuse problématique qui prolonge celle de la morale.

¹ *Ecce homo*, troisième partie « Pourquoi j'écris de si bons livres », § 5, trad. Éric Blondel, éd. GF Flammarion, Paris 1992, pp. 98 à 100.

La morale se donne comme une religion, comme l'invention d'une transcendance. La morale est une théologie qui prétend garantir dans l'être ce qui *n'est que* néant, apparence, illusion, mensonge, tricherie, erreur philologique.

ÉTUDE DU § 186 DE PAR-DELÀ BIEN ET MAL

LE TEXTE

Nous renvoyons ici le lecteur au texte original qui devra être lu intégralement pour une bonne compréhension du cours :

Par-delà Bien et Mal, cinquième section « Éléments pour l'histoire naturelle de la morale », trad. P. Wotling, éd. GF Flammarion, Paris 2000, § 186, pp 139 à 141 :

De :

« Le sentiment moral est aujourd'hui en Europe aussi subtil, tardif, multiple, excitable, raffiné, que la « science de la morale » qui lui est liée est encore jeune, verte, balourde, dénuée de doigté : – opposition attirante qui parfois se fait jour et s'incarne dans la personne d'un moraliste. »

A :

« Et pour le demander en passant : un pessimiste, niant Dieu et le monde, qui s'arrête face à la morale, – qui dit oui à la morale et lui joue un air de flûte, à la morale du *laede neminem* : comment ? est-ce véritablement – un pessimiste ? »

COMMENTAIRE

LE TITRE DE LA CINQUIÈME SECTION

Le titre de cette cinquième section est : « Éléments pour l'histoire naturelle de la morale ». Cette expression correspond à la présentation de la *Généalogie de la morale*. L'histoire naturelle est l'ancien nom des sciences de la nature aujourd'hui appelées sciences naturelles. Au XVIII^e siècle, cette appellation « sciences naturelles », ou sciences de la nature, correspondait à la physique, au sens aristotélicien du terme. Il s'agit de la théorie de la nature.

L'histoire naturelle, concerne essentiellement les sciences biologiques, c'est une enquête sur la nature. L'étude de la nature – au XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècle – fait traditionnellement partie de la philosophie.

Parler :

– « d'histoire naturelle de la nature », c'est affirmer que la morale a une histoire. Cette histoire ramène la morale à la nature. La morale n'est pas un pur idéal. La morale est issue de la nature. Aussi Nietzsche parlera-t-il dans *Crépuscule des idoles* de « la morale comme contre-nature ». La morale est donc la négation de la nature.

– « d'histoire naturelle de la nature », c'est dire que la morale s'enracine dans la nature, dans la vie, dans le corps, dans les pulsions et les instincts.

La morale n'a pas à se fonder. Fonder la morale, c'est tout simplement entériner la morale donnée. Il y a une typologie de la morale.

Schopenhauer se trompe en parlant de la « fondation de la morale ». Vouloir fonder la morale est une escroquerie qui consiste à s'interroger faussement sur la nature et sur l'origine de la morale. On croit alors que le fondement de la nature, c'est elle-même, qu'elle a autorité.

EXTRAITS PLANIFIÉS

Eu égard à ce qu'elle désigne, la formule de « science de la morale » [...] heurte le **bon** goût : lequel a toujours coutume d'être un goût qui privilégie les formules plus modestes [...] **Ce qui** provisoirement est seul légitime :

rassembler les matériaux, saisir et organiser conceptuellement un formidable royaume de délicats sentiments de valeur et différences de valeur qui vivent, croissent, multiplient et périssent,

– et peut-être tenter de mettre en évidence les configurations récurrentes les plus fréquentes de cette cristallisation vivante,

– pour préparer une typologie de la morale.

[...] jusqu'à présent, personne n'a été aussi modeste. Les philosophes [...] ont exigé d'eux-mêmes [...] quelque chose de bien plus élevé [...] dès qu'ils traitèrent de la morale comme science : ils voulurent **fonder** la morale ; [...] mais la morale elle-même était tenue pour « donnée ». Qu'elle était loin de leur orgueil balourd, la tâche de description, jugée insignifiante et abandonnée à la poussière et à la pourriture, alors que les mains et les sens les plus subtils seraient tout juste assez subtils pour l'entreprendre ! C'est précisément parce que les philosophes de la morale n'avaient qu'une connaissance grossière des *facta* moraux, sous forme d'extraits arbitraires et de résumés fortuits, par exemple à travers la moralité de leur entourage, de leur classe, de leur église, de l'esprit de leur époque, de leur climat et de leur petit coin de terre [...] qu'ils ne discernèrent absolument pas les véritables problèmes de la morale : ceux qui ne se font jour qu'à la faveur de la comparaison de nombreuses morales.

Ce que les philosophes nommèrent « fonder la morale » et exigèrent d'eux-mêmes ne fut, tout bien considéré, qu'une forme savante de la disposition à croire à la morale dominante, un nouveau mode d'*expression* de celle-ci, donc un état de fait existant lui-même au sein d'une morale déterminée, voire, en dernière analyse, une espèce de négation du fait que l'on *puisse légitimement* saisir cette morale comme problème : – et en tout cas le contraire d'un examen, d'une analyse, d'une mise en doute, d'une vivisection de cette croyance précise.

L'objection est ici : de « type scientifique ». Pour fonder la morale, il faut **connaître les faits** (*facta*). Et si on connaît les faits, alors l'édifice moral s'écroule. Il y a donc une sorte d'**ignorance** qui confine au **mensonge** chez les philosophes qui veulent fonder la morale. Les philosophes ignorent les faits moraux. Ils n'en ont qu'une connaissance grossière, sous forme d'**extraits arbitraires** et de **résumés fortuits** à travers, par exemple, la moralité de leur entourage, de leur classe, de leur église, de l'esprit de leur époque, de leur climat et de leur petit coin de terre. La moralité fondée par ces philosophes n'est jamais qu'une expression de la moralité de l'entourage, des mœurs. La **morale** est un **phénomène social**, elle est une **induction**, une **généralisation des mœurs** du petit coin de terre dans lequel nous habitons, des faits sociaux limités. De ce fait, son universalisation est mensongère. Le soleil blême de Königsberg est pour quelque chose dans le devoir kantien. On généralise quelque chose qui est purement de l'ordre des réalités naturelles, sociales, donc particulières.

Fonder, c'est donner un caractère absolu. Donc, c'est refuser qu'on s'interroge sur la morale comme étant un problème. Elle n'est qu'un simple travestissement, une expression de la morale dominante. Elle est une façon d'entériner cette dernière dans le petit monde où l'on habite et où l'on pense.

Nietzsche, à la fin du § 186, souligne qu'avec la morale on est amené, de proche en proche, à découvrir des pulsions, des intérêts, des désirs, des volontés. Dans ces conditions, la morale est affaire de « **volonté de puissance** » qui est l'essence du monde. La volonté de puissance n'est pas une réalité métaphysique, ce n'est même pas une réalité. La volonté de puissance est plutôt une sorte de **principe d'organisation**.

Ainsi, la morale est donnée.

Plusieurs textes éclairent et confortent cette position de Nietzsche.

On peut citer par exemple :

- *Généalogie de la morale*, Avant-Propos, §§ 4 et 6
- *Humain trop humain*, § 86
- *Gai Savoir*, § 115

TEXTES À L'APPUI

1. GÉNÉALOGIE DE LA MORALE, AVANT-ROPOS, § 4 (1887)

1.1 LE TEXTE (EXTRAITS PLANIFIÉS)

Ce qui m'a d'abord incité à faire part de quelques unes de mes hypothèses sur l'origine de la morale a été un opuscule clair, propre et sagace, voire d'une sagacité de blanc-bec, dans lequel se présenta à moi pour la première fois et distinctement une espèce contraire et perverse d'hypothèses généalogiques [...] Cet opuscule s'intitulait *L'origine des sentiments moraux*, son auteur était le Docteur Paul Rée, l'année de la parution 1877.

Rien n'a peut-être jamais autant suscité mon refus, proposition par proposition, conclusion après conclusion que ce livre, toutefois sans mécontentement ni impatience. Dans le livre précédemment mentionné auquel je travaillais alors, [*Par-delà Bien et Mal* 1885-1886], je me référais à propos et hors de propos aux thèses de ce livre, non point en les réfutant [...] mais comme il convient à un esprit positif, en substituant le plus vraisemblable à l'invraisemblable, et parfois une erreur à une autre. Je mettais alors pour la première fois au jour [...] ces hypothèses sur l'origine [...] Pour le détail on se reportera à ce que j'ai dit (Nietzsche cite lui-même ces références) :

- *Humain trop humain* (T I, § 45 : *Double préhistoire du Ben et du Mal*)
 - *Humain trop humain* (T I, § 136 : *De l'ascétisme et de la sainteté des chrétiens*)
 - *Humain trop humain* (T I, § 92 : *Origine de la Justice*)
 - *Humain trop humain* (T II, « Le voyageur et son ombre », §§ 22 et 26 : *Principe d'équilibre et les conditions de droit sont des moyens*)
 - *Humain trop humain* (T II « Le voyageur et son ombre », § 33 : *Éléments de vengeance*)
 - *Aurore* (§ 112 : « Pour l'histoire naturelle du devoir et du droit ».)
- [trad. É. Blondel, Ole Hansen Løve, Théo Leydenbach, Pierre Pénisson ; introduction et notes Pierre Choulet et Éric Blondel]

1.2 COMMENTAIRE

Ici, Nietzsche se cite lui-même de manière sélective. Par ces références, Nietzsche exprime qu'il n'y a pas d'autre morale que la moralité défunte, que les principes que l'on peut déduire des mœurs. Il n'y a pas d'autre morale que la **morale sociale**. Hegel, à l'opposé de Kant, déclare qu'il n'y a pas d'autre morale que celle des mœurs. Pour Hegel, la morale est quelque chose d'abstrait. C'est le mauvais infini, c'est quelque chose, dit Hegel, qui ressemble à « un service religieux à l'intérieur de l'âme », par quoi on se donne de beaux principes. Il n'y a donc de morale que la moralité effective. Et cette moralité coïncide avec **l'obéissance aux mœurs**.

« Là où règne le droit on maintient un certain état et degré de puissance, on s'oppose à son accroissement et à sa diminution. Le droit des autres est une concession faite par notre sentiment de puissance au sentiment de puissance de ces autres. [...] L'« homme équitable » a constamment besoin d'une balance très sensible pour évaluer les degrés de puissance et de droit qui, selon la nature éphémère des choses humaines, ne s'arrêtent qu'un court instant dans un équilibre instable »

[*Aurore*, Deuxième Livre, trad. Julien Hervier, éd. Gallimard, Paris 1980, pp. 90-91]

Dans *Aurore*, § 9 : *Concept de la moralité des mœurs*, Nietzsche écrit :

[...] La moralité n'est rien d'autre (et donc surtout *rien de plus*) que l'obéissance aux mœurs, quelles qu'elles soient ; or les mœurs sont **la façon traditionnelle d'agir et d'apprécier***. Dans les situations où ne s'impose aucune tradition, il n'y a pas de moralité ; et moins la vie est déterminée par la tradition, plus le domaine de la moralité diminue. L'homme libre est immoral par ce qu'il *veut* en tout dépendre de lui-même et non d'une tradition [...] (la tradition est) une autorité supérieure à laquelle on obéit non parce qu'elle ordonne ce qui nous *est utile*, mais parce qu'elle *ordonne* [...] (elle exige) que l'on suive des préceptes *sans* faire intervenir de *problème individuel*. Originellement tout était mœurs et quiconque voulait s'élever au-dessus d'elle devait devenir législateur [...] C'est-à-dire qu'il devait *créer des mœurs* [...] Le plus moral est celui qui *sacrifie* le plus aux mœurs [...]

La victoire sur soi-même *n'est pas* exigée en vue de ses conséquences utiles pour l'individu, mais afin que les mœurs, la tradition, manifeste sa puissance dominatrice, en dépit de toute répugnance et tout avantage individuel : l'individu doit se sacrifier – La moralité des mœurs l'exige ainsi [...] Toute action individuelle, toute manière de voir individuelle, provoque l'effroi.

[op. cit. pp. 23 à 25]

* souligné par nous.

Pour Nietzsche, la moralité n'existe que dans le respect des mœurs données, les mœurs qui sont l'expérience acquise et la moralité des mœurs qui constitue la tradition fondée en ancienneté.

On trouve cette thèse dans de nombreux textes. On peut citer par exemple *Aurore*, § 19 : « Moralité et abêtissement » :

Les mœurs représentent l'expérience acquise par l'humanité antérieure sur ce qu'elle estimait utile ou nuisible, – mais *le sentiment des mœurs* (moralité) ne se rapporte pas à cette expérience en tant que telle, mais à l'antiquité, la sainteté et l'indiscutabilité des mœurs. Ainsi ce sentiment s'oppose à ce que l'on fasse de nouvelles expériences et corrige les mœurs : c'est-à-dire que la moralité s'oppose à la naissance de mœurs nouvelles et meilleures : elle abêtit.

2. GÉNÉALOGIE DE LA MORALE, AVANT-PROPOS, § 6

2.1 LE TEXTE

Nous renvoyons ici le lecteur au texte original :

Généalogie de la morale, Avant-Propos, §6

trad. É. Blondel, Ole Hansen Løve, Théo Leydenbach, Pierre Péniisson .

De :

« Le problème de la *valeur* de la pitié et de la morale de la pitié (– je suis un adversaire du dommageable amollissement moderne des sentiments –) paraît d'abord n'être qu'un point particulier, un point d'interrogation à lui seul... »

A :

« De sorte que ce serait bien la faute de la morale si le type humain ne pouvait jamais atteindre à *la plus haute magnificence et splendeur* qui lui est possible ? De sorte que la morale serait justement le danger des dangers ?... »

2.2 COMMENTAIRE

Ce passage commence par une **critique de la pitié**. La pitié est un obstacle, une forme sédative et déréalisante du rapport au monde.

Par ailleurs, la **critique généalogique** met en abîme la logique du fondement. Ce **fondement ultime** inspire **la terreur et inhibe le jugement**.

L'heure est pour l'humanité à l'indétermination, à l'indécision la plus inquiétante.

– **La morale, phénomène de culture, est forme-signe.** Les morales ne sont pas autre chose que le « langage symbolique des passions » [*Par-delà Bien et Mal*, § 187]. Elle manifeste un travail souterrain des conflits de forces énigmatiques et obscures sous les formes institutionnelles brutales : interdits, lois, croyances, dogmatismes, fanatismes...

– **La morale est symptôme d'une volonté de freiner, de réguler l'expansion de la vie.** En ce sens la morale est déjà une maladie. « Il n'y a pas de phénomènes moraux, mais seulement une interprétation morale des phénomènes » [*Par-delà Bien et Mal*, § 108]. Et Nietzsche ajoute dans un *Fragment posthume* [2 (165)] : « Cette interprétation (morale des phénomènes) elle-même est d'origine extra morale ». Car ce sont les affects qui interprètent.

– **La morale est un masque**, c'est-à-dire une détermination illusoire et trompeuse de la croyance. Le masque cherche à dissimuler des intentions exactement contraires à celles que le spectateur est amené à induire des apparences. « Tout ce qui est profond aime le masque ». [*Par-delà Bien et Mal*, § 40]

– **La morale est une tartuferie**, un mélange de comédie et de tragédie dérisoire.

– **La morale est une maladie.** La morale rend malade la vie elle-même. Elle contamine les vivants. L'homme est un animal malade parce qu'il est un animal moral.

Dans l'homme, deux plans sont à distinguer :

– le plan phénoménal : l'homme n'a pas d'essence fixe ;
 – le plan interprétatif : l'interprétation morale du phénomène homme est un possible réalisé n'ayant aucun caractère définitif.

– **La morale est un malentendu**, une interprétation fallacieuse, tendancieuse. C'est une mauvaise volonté d'interprétation, une volonté de puissance interprétante. La morale est une volonté de ne pas entendre, de ne pas comprendre, de ne pas affirmer.

– **La morale est un remède** au sens de redresseuse de torts. Elle veut rendre l'humanité meilleure, de son point de vue. Il faut guérir le vivant de sa maladie à savoir : passion, sexualité, démesure... La morale empoisonne d'abord la vie pour mieux intervenir comme guérisseuse.

- **La morale est stimulant.** La morale oblige. On ne peut la nier d'un trait, immédiatement comme le ferait un anarchisme infantile.
- **La morale est un poison.** C'est l'autre aspect du *pharmacon*. Un remède a des effets à la fois positifs et négatifs.

L'entreprise généalogique doit résister à l'intimidation de la terreur. La **forme idole** de la morale interdit toute question, tout penser. Il y a un défi épistémologique et idéologique à relever.

La critique de la morale engage la pensée dans l'expérimentation d'un style d'être.

3. HUMAIN TROP HUMAIN, § 96 « MORALE ET MORAL »

3.1 LE TEXTE

Nous renvoyons le lecteur au texte original :

Humain trop humain, § 96,
op. cit., pp 91-92

De :

« Avoir de la morale, des mœurs, une éthique, cela signifie obéir à une loi ou une tradition fondées en ancienneté. Que l'on s'y soumette avec peine ou de son plein gré, peu importe, il suffit qu'on le fasse ».

A :

« Or, toute tradition se fait d'autant plus vénérable dans sa continuité que l'origine en est plus riche, plus oubliée [...] et ainsi la morale de la piété est en tout cas une morale beaucoup plus ancienne que celle qui exige des actions désintéressées ».

3.2 COMMENTAIRE

Donc « être méchant » ou « non-moral », c'est s'opposer à la tradition. Nous tombons également sur le très vieux problème : celui de la **tradition** en matière de morale, de l'**imitation**, de la **transmission de la vertu**. On trouve cette problématique dans le *Ménon* de Platon, rappelée par des sophistes. La vertu se transmet-elle ? La tradition est le vecteur de la continuité des principes dans une société donnée. Les sophistes disent qu'il n'y a pas d'autre morale à chercher. Mais qu'en est-il, demande Platon, quand, dans la tradition, on peut suspecter certaines contradictions ?

La question de la « Morale par provision » de Descartes se présente également. Dans le *Discours de la méthode* [troisième partie]. Descartes pose comme premier principe et première maxime d'« obéir aux lois et coutumes de son pays ». Descartes ne s'en laisse cependant pas compter par la tradition. Il institue un **premier niveau** :

- « obéir aux lois et coutumes de mon pays ».

Puis il aborde un **deuxième niveau** :

- si jamais les lois et les coutumes ne répondent pas, il y a la religion.

Ensuite, en cas d'échec, il parle de l'**interrogation** sur ce que « *les plus sages et les plus avisés de ceux avec lesquels j'aurais à vivre peuvent dire.* »

En fin de compte, Descartes, après avoir fait parler toutes les références plus ou moins utiles et de degré de plus en plus subtil, **évoque son choix** : c'est **lui-même personnellement** qui choisit les plus sensés parmi lesquels il aura à vivre. Lorsque personne ne lui dit ce qu'il doit faire, c'est à lui, Descartes, de choisir.

Nietzsche, d'une façon peu différente de celle de Descartes, déclare que, du point de vue de la moralité effective, il n'y a pas d'autre référence, pas d'autre origine, pas d'autre fondement que la **réalité des mœurs**. La moralité s'arrête là. Si on prend la morale pour un absolu, il s'agit d'un absolu social et historique. Le soupçon existe que la tradition et la loi ne suffisent pas. Faut-il alors s'en détacher ? On ne prend pas comme absolu la morale en tant qu'expression de la moralité des mœurs. Il s'agit en effet d'une **origine historique et sociale**, et on peut s'en détacher, il y a d'autres principes de la morale. Une des erreurs de l'humanité consiste à considérer la morale comme donnée.

4. GAI SAVOIR, TROISIÈME PARTIE, § 115

4.1 LE TEXTE : LES QUATRE ERREURS

Les quatre erreurs. – L'homme a été éduqué par ses erreurs : il ne se vit jamais, tout d'abord, qu'incomplètement, en second lieu il s'attribua des qualités imaginaires, en troisième lieu il se sentit dans une situation hiérarchique inexacte à l'égard de l'animal et de la nature, en quatrième lieu, il ne cessa d'inventer de nouvelles tables de biens et les considéra pendant un certain temps comme éternelles et inconditionnées de sorte que tantôt telle pulsion et tel état humain, tantôt tels autres occupèrent le premier rang et furent ennoblis par suite de cette appréciation. Si l'on compte pour rien ces quatre erreurs, on aura également compté pour rien l'humanitarisme, l'humanité et la « dignité humaine ».

[trad. P. Wotling, éd. GF Flammarion, Paris 2000, pp. 169-170]

4.2 COMMENTAIRE

Ce texte évoque le texte de Freud où ce dernier énumère les coups portés au narcissisme de l'humanité par la science, l'histoire. Freud déclare ainsi que l'humanité a, dans son histoire, subi trois offenses à sa dignité, à son orgueil, à sa présomption, à son narcissisme.

La **première offense** a été causée par **Copernic**. La terre n'est pas au centre du cosmos, il n'y a pas de géocentrisme. Nous ne sommes pas le centre de l'Univers.

La **seconde offense** a été faite par **Darwin**.

La **troisième offense**, c'est la **psychanalyse**.

Ici, dans le texte de Nietzsche, il est question de quatre erreurs commises par l'homme et dont l'homme a pu se guérir :

- il s'est vu d'une manière incomplète ;
- il s'attribua des qualités qu'il n'avait pas ;
- il se situa mal vis-à-vis de la nature et des animaux ;
- il inventa des biens et des maux qu'il éternisa.

La troisième erreur souligne que l'homme est un corps, il a des pulsions qui vivent. La quatrième erreur, c'est l'invention de tables de biens suivies de leur absolutisation.

La généalogie, qui commence avec *Humain trop humain*, permet de comprendre que les valeurs, les idéaux, les principes moraux ne sont pas éternels ni inconditionnés. Il y a une autre origine que l'absolu, nous montre la généalogie. La **véritable origine** de ces idéaux ce sont l'animalité, les pulsions, l'environnement social et historique.

Il convient donc de soupçonner la morale en s'interrogeant sur son origine qui est autre que ce qu'elle prétend être. La morale n'a pas de fondement métaphysique ou philosophique comme le voudraient Kant et Schopenhauer.

La morale trouve au contraire, son origine dans quelque chose qu'elle dissimule, travestit, qu'elle offusque dans le mensonge de l'idéal. Les **idéaux moraux** sont une **façon mensongère d'absolutiser** ce qui est en réalité **vient des pulsions**, des corps, de l'histoire concrète de l'individu. La morale n'a pas de valeur transcendante, mais immanente **et** historique, naturelle.

Derrière l'unité des idéaux moraux, leur prétendue universalité **se cache une réalité pulsionnelle**. Derrière cette réalité pulsionnelle, il y a une **pluralité** changeante, contradictoire, d'affects. La généalogie est une interprétation d'ordre psychologique. Elle ne remonte pas simplement à la nature, elle ne rapporte pas les actions à un idéal, comme si c'était un phénomène explicable par son antécédent.

Si l'on sort du domaine de l'esprit, de la raison, de l'univers rationnel, on remonte vers une **réalité** qui est d'ordre **conflictuel**, changeant, en devenir, pluriel, polysémique, ambigu, problématique. Derrière l'unicité de l'idéal moral, du devoir, de la valeur fondant ce devoir, il y a quelque chose de pluriel, de polysémique. La morale a divers sens selon la typologie pulsionnelle qu'on lui attribue.

La généalogie est interprétation, cela signifie que la morale a plusieurs sens non seulement successivement mais aussi **simultanément**. **Les contradictions de l'existence humaine**, de la pratique humaine **vont de pair avec les conflits internes entre les pulsions**.

La question généalogique est la question de l'interprétation du monde. La morale est l'unité apparente, illusoire, donnée à des conflits pulsionnels. Les conflits accumulent en même temps et successivement plusieurs significations éventuellement incompatibles. C'est la condensation, selon Freud.

PAR-DELÀ BIEN ET MAL : ÉTUDE DU § 187

1. LE TEXTE

Même en laissant de côté la valeur d'affirmation telles que « il y a en nous un impératif catégorique », on peut toujours demander : que dit une telle affirmation au sujet de celui qui l'énonce ? Il y a des morales qui doivent justifier leur auteur face à autrui ; d'autres morales doivent l'apaiser et le rendre content de lui-même ; avec d'autres, il veut se mettre en croix lui-même et s'humilier ; avec d'autres il veut exercer sa vengeance, avec d'autres se cacher, avec d'autres se transfigurer et s'élever, prendre de la hauteur et de la distance. Son auteur se sert de telle morale pour oublier, de telle autre pour se faire oublier ou faire oublier quelque chose en lui ; plus d'un moraliste aimerait exercer sur l'humanité sa puissance et son humeur créatrice ; plus d'un encore, dont Kant lui-même peut-être, donne à entendre au moyen de sa morale : « ce qui en moi est respectable, c'est que je sais obéir, — et il ne *doit* pas en aller différemment pour vous et pour moi ! » – bref, les morales ne sont aussi qu'un *langage figuré des affects*.

[*Par-delà Bien et Mal*, trad. P. Wotling, éd. GF Flammarion Paris 2000, pp. 141-142]

TEXTE : PRÉSENTATION PLANIFIÉE

Même en laissant de côté la valeur d'affirmations telles que : « il y a en nous un impératif catégorique », on peut toujours demander : *que dit une telle affirmation au sujet de celui qui l'énonce ?*

Il y a des morales

- qui doivent justifier leur auteur face à autrui ;
- d'autres (morales) doivent l'apaiser et le rendre content de lui-même ;
- avec d'autres, il veut se mettre en croix lui-même et s'humilier ;
- avec d'autres, il veut exercer sa vengeance ;
- avec d'autres se cacher ;
- avec d'autres se transfigurer et s'élever, prendre de la hauteur et de la distance.

Son auteur se sert

- de telle morale pour oublier
- de telle autre pour se faire oublier ou faire oublier quelque chose en lui ;
- plus d'un moraliste
- aimerait exercer sur l'humanité sa puissance et son humeur créatrice ;
- plus d'un encore, dont Kant lui-même peut-être, donne à entendre au moyen de sa morale :
- « ce qui en moi est respectable, c'est que je sais obéir, — et il ne *doit* pas en aller différemment pour vous et pour moi ! »
- bref, **les morales** ne sont aussi qu'un *langage figuré des affects*.

2. COMMENTAIRE

On trouve ici l'application actif-réactif formulée par Deleuze dans *Nietzsche et la philosophie*. Il y a une question en réponse à une affirmation. **L'affirmation** est : « il y a en nous un impératif catégorique » et **la question** qu'elle soulève : « que dit une telle affirmation au sujet de celui qui l'énonce ? »

La question généalogique n'est pas : « qu'est-ce que c'est ? » « qui est-ce qui ? » Ça, c'est celle de Socrate et de Platon.

La question de Nietzsche est « **que veut la volonté qui dit** » (il y a en nous un impératif catégorique) ? « que dit une telle affirmation **au sujet de celui qui l'énonce** ? » Comme c'est le cas dans le § 1 du « Problème de Socrate » [*Crépuscule des idoles*, trad. É Blondel, éd. Hatier, Paris 2001, p.15], on déplace l'interrogation philosophique sur le contenu conceptuel vers une question généalogique, vers la psychologie du sujet, vers ses pulsions, sa vie, son corps. Dans *Crépuscule des idoles*, Nietzsche déclare en effet : « ces grands sages de tous les temps, il faudrait aller les **regarder de près** ! » Que veut dire une volonté qui affirme qu'il y a en nous un impératif catégorique ?

Ce texte du § 187 de *Par-delà Bien et Mal* fait penser au § 110 de *Humain trop humain*. Nietzsche énumère des hypothèses que l'on peut faire – comme il le fera plus tard sur la paix de l'âme – sur ce que peut signifier une affirmation **au sujet** de celui qui l'énonce. Quel devoir impose une volonté quand elle affirme qu'il y a en l'homme un impératif catégorique ?

Voici des extraits du § 110 de *Humain trop humain* :

« Les religions – telle était la thèse de tous les adversaires des lumières – exprimeraient donc *sensu allegorico*, en tenant compte de la compréhension de la masse, cette antique sagesse qui serait la sagesse en soi, puisque toutes les sciences authentiques des temps modernes nous auraient ramenés à elle au lieu de nous en éloigner : tant et si bien qu'il régnerait entre les sages les plus anciens de l'humanité et tous les autres venus plus tard, une harmonie, voire une identité de vues, et que le progrès des connaissances [...] n'en concernerait pas l'essence même, mais la communication. Il n'y a rien dans cette conception de la religion et de la science qui ne soit faux de bout en bout [...] *jamais encore, ni directement ni indirectement, ni sous forme de dogme ni sous forme de parabole, une religion n'a contenu de vérité*. Car toute religion est née de la peur et du besoin, c'est par des voies de la raison égarée qu'elle s'est insinuée dans l'existence [...] il n'existe ni parenté, ni amitié, ni même hostilité entre la religion et la vraie science : elles vivent sur des planètes différentes.

(Le vrai) *consensus sapientium* consiste bien à tenir le *consensus gentium* pour une folie. »

[trad. Robert Rovini, éd. Gallimard, Paris 1988]

À l'affirmation : « il y a en nous un impératif catégorique », Kant répond « ce qui en moi est respectable, c'est que **je sais obéir**. Il ne *doit* pas en aller différemment pour vous et pour moi ! »

Dans *Aurore* [§ 3] Nietzsche pose que **la morale**, ce n'est pas ce que l'on pense, mais **ce qui est demandé quand on veut obéir**.

En présence de la morale, comme en face de toute autorité, on ne doit pas penser et encore moins élever la voix : ici on – **obéit** ! [...] Critiquer la morale, considérer la morale comme un problème, comme problématique : [...] cela n'est-il pas – immoral ?

La sécurité de la morale tient « à un certain art de la séduction [...] – elle sait « enthousiasmer » [...] la morale s'est affirmée comme la plus grande maîtresse de séduction [...] comme la véritable **Circé des philosophes**. »

Kant, par exemple, dit que les « architectes philosophiques de l'Europe ont construit en vain [...] parce qu'ils ont tous négligé le présupposé, l'examen des fondements, une critique de la raison dans son ensemble [...] n'était-ce pas un peu étrange d'exiger qu'un instrument critiquât sa propre justesse et sa propre compétence ? Que l'intellect lui-même « reconnût » sa valeur, sa force, ses limites ? »

« Tous les philosophes ont construit sous le charme de la morale [...] leur dessin visait en apparence la certitude, la « vérité », mais en fait de « **majestueux édifices moraux** »

Kant « pour faire une place à **son** « empire moral » se vit contraint de poser un monde indémontrable, un « au-delà » logique. Il a voulu rendre le « domaine moral invulnérable, et même de préférence insaisissable à la raison [...] » [*Aurore*]

En ce qui concerne la morale, la notion de principe de logique, d'universalité des fondements de la morale, tout ceci est donc émiétté par Nietzsche. La morale est fondée sur une pluralité ; elle n'a pas un sens univoque. Elle exprime la **plurivocité des affects**. L'idéal moral est une **interprétation d'une certaine typologie**. Bref, la conclusion du § 187 est la suivante : « les morales ne sont qu'un *langage figuré des affects* ».

Le *langage figuré des affects* (souligné par Nietzsche) est une expression qui revient souvent chez Nietzsche.

Il s'agit donc d'un langage figuré, d'un langage par signes, d'un langage qui a plusieurs significations, d'un langage plurivoque, d'un langage **codé**. Pour exprimer cela, Nietzsche utilise les termes de « symptomatologie », de « sémiotique », de « traduction », d'« interprétation ». **Le langage figuré, c'est une interprétation**. La morale est le langage figuré des affects, elle est une interprétation des affects.

L'idéal moral est **d'ordre vital, pulsionnel**, il relève du corps. Donc l'idéal moral **n'est pas unique**, universel, mais contradictoire, partiel, partiel et changeant. Une valeur n'a pas de valeur en soi. Elle a seulement la valeur que peut lui accorder telle ou telle configuration pulsionnelle.

Par exemple le « **courage** » peut avoir plusieurs raisons pulsionnelles. Nietzsche analyse d'une façon plurielle les idéaux moraux, il les interprète d'une façon fouillée. Ainsi le courage peut être l'expression de la paresse, de l'obstination, de l'agressivité, de la cruauté, une façon de se suicider, de se porter atteinte, de s'humilier. Le courage, comme toutes les autres vertus, n'a pas une valeur unique, claire, évidente. Le courage a une interprétation plurielle.

Les raisons qu'on connaît cachent celles qu'on ignore. On est beaucoup plus déterminé par rapport à certains idéaux qu'on ne le croit. Ils n'ont probablement pas la valeur qu'on leur attribue dans les intentions qu'on a. Ainsi, le besoin de dire la vérité peut être une façon retorse d'agresser. La moralité aboutit ainsi peu à peu, au fur et à mesure des analyses pratiquées à l'**immoralisme**. La morale, en tant que pratique de certains idéaux, ignore qu'en elle c'est la nature qui revient sous forme de

« ressentiment, de volonté de vengeance. À son insu la morale est conduite par des raisons pulsionnelles et diverses.

La morale, c'est une façon pour les pulsions, de se défaire des contradictions de la vie, de se venger de la vie, elle est un recours pour les ratés ou les sinistrés de l'existence. Sans le savoir, la morale est essentiellement la volonté de vengeance contre la vie.

Ainsi on a une **pluralité de significations** en ce qui concerne la morale et on met au jour ses motivations inconscientes qui n'ont rien de moral ! On doit se méfier de la morale, dit Nietzsche [Préface d'*Aurore*] ; il faut, par moralité, s'en défaire ! C'est le paradoxe classique : la morale se détruit elle-même car, à force de s'analyser, elle s'aperçoit que les ressorts qui l'animent, la psychologie qui, comme soubassement, la conduit, n'ont pas la valeur morale qu'on leur prête consciemment. Ils sont d'ordre immoral ou sexuel, ils relèvent de la vengeance, de la rancune, du ressentiment, de la mauvaise conscience.

Alors, la morale se révèle à nous comme la façon la plus subtile, la plus retorse, la plus cruelle, la plus venimeuse que l'humanité, dans sa faiblesse, ait trouvée pour se venger de la vie. **La morale est une façon de se méconnaître soi-même.** L'idéal moral est le travestissement le plus habile de certaines pulsions qui ne se connaissent pas elles-mêmes comme telles. Les pulsions les plus violentes se déguisent sous une forme idéale, morale, moralisatrice.

L'orthodoxie, par ailleurs, suppose qu'il y a moralité à partir du moment où il y a conformité des actes avec les lois et avec les intentions.

Mais c'est là une idée erronée. Il faut se reporter, par exemple à Paul dans l'Épître aux Romains, à La Rochefoucauld dans les *Maximes*. La conformité ne signifie pas la moralité. Kant exprime cette même conviction. Il déclare qu'on ne peut pas prouver qu'il y a quelque vertu dans le monde.

La signification principale de la morale, c'est l'escamotage de la vie par le ressentiment, par la volonté de vengeance et de cruauté. On obéit essentiellement pour se débarrasser de la réalité qui gêne. Les idéaux ascétiques sont la révélation du principe de la cruauté. La cruauté est au départ des idéaux moraux appelés ascétiques par Nietzsche. [cf. *Généalogie de la morale*, Troisième traité].

Nous aboutissons donc à cette position de Nietzsche :

- la morale est l'expression de certaines perspectives.
- la morale est une des formes les plus dangereuses, les plus violentes de l'immoralité. Il s'agit en effet de la négation de la vie, du mensonge sur la réalité, sur soi-même.

La morale véhicule la plus grande force de dissimulation des pulsions violentes qui sont à son principe. Il s'agit en effet de la négation mortelle de la vie.

Aussi Nietzsche déclare-t-il que la croix est un symbole de mort, que les premiers chrétiens sont des escrocs dangereux, que la morale est criminelle. Le christianisme doit être détruit. En effet, la morale est la forme la plus retorse du jeu inconscient de la destruction de l'humanité par elle-même. C'est un culte de la mort sur fond de religion, de croyance en la causalité, de la foi en les idéaux.

À la fin de la *Généalogie de la morale*, Nietzsche déclare que l'humanité veut le rien plutôt que de ne rien vouloir. On trouve cela dans la *Généalogie de la morale*, Troisième traité, § 28 :

Pour répéter en conclusion ce que je disais en commençant : l'homme préfère encore vouloir le *néant* plutôt que de *ne pas* vouloir du tout...

La volonté humaine a horreur du vide. La volonté a besoin d'au moins un objet, n'importe lequel : même le néant lui convient.

La morale est l'expression d'une vie qui veut sa propre destruction.

La question généalogique est une question qui a pour enjeu la vie. La vie est fécondité, mais elle est dominée par le mensonge sacré sur la réalité et sur soi-même. Le thème du « mensonge sacré » est omniprésent dans *L'Antéchrist*. Dans ce livre, Nietzsche parle violemment de la morale et du christianisme. La morale, par exemple, dans l'interprétation biblique pousse au mensonge, c'est-à-dire à la négation de la vie et de la réalité. Sans que l'on s'en aperçoive, la morale est l'expression du mensonge sur soi-même. Par la morale, la volonté de néant s'exprime en chacun. Aussi Nietzsche répète-t-il que le service de la vérité est le plus rude des services car il faut par ce service révéler aux hommes que le mensonge de la morale est au service d'une volonté de néant. Cette volonté de néant se trouve résulter de la défaite des instincts devant la vie et ses vécus contradictoires.

Nietzsche, à propos du mensonge qui est la définition de la morale écrit ces réflexions dans *L'Antéchrist* :

Toute conviction comporte son histoire, ses antécédents, ses tentatives et ses méprises : elle *devient* conviction, après un long moment *sans l'être*, après un moment encore plus long où elle ne l'est *guère*. Eh quoi, est-ce que le mensonge ne pourrait pas également faire partie de ces formes embryonnaires de la conviction ? – Parfois, il n'est besoin que d'un changement de personnes : ce qui était encore mensonge chez le père devient conviction chez le fils. – J'appelle mensonge : *refuser* de voir ce qu'on voit, refuser de voir quelque chose *comme* on le voit : que le mensonge ait lieu devant témoins ou sans témoins n'entre pas en ligne de compte. Le mensonge le plus ordinaire est celui par lequel on se ment à soi-même ; mentir à autrui est relativement l'exception. – Or ce *refus* de voir ce qu'on voit, ce refus de voir *comme* on le voit, c'est presque la condition première pour les gens de *parti*, en quelque sens qu'on prenne le mot : l'homme de parti devient menteur par la force des choses.

[trad. É. Blondel, éd. GF Flammarion, Paris 1996, § 55, p. 118]

La caractéristique de la morale, c'est de *refuser* de voir ce que l'on voit, refuser de voir quelque chose *comme* on le voit. Le mensonge est un principe de mort à l'intérieur même de la vie.

TEXTES À L'APPUI

Ces textes complémentaires permettent de réfléchir à la problématique de la généalogie de la morale et à la morale d'une façon générale.

1. *GAI SAVOIR*, PRÉFACE, § 2

1.1 LE TEXTE

Nous renvoyons ici le lecteur au texte original :

Gai Savoir, Préface, § 2
trad. P. Wotling, éd. GF Flammarion, Paris 2000, pp. 27 à 29

De :

« – Mais laissons là monsieur Nietzsche : que nous importe que monsieur Nietzsche ait retrouvé la santé ?... Un psychologue connaît peu de questions aussi attirantes que celle du rapport entre santé et philosophie, et au cas où il tombe lui-même malade, il entre dans sa maladie en y apportant toute sa curiosité de scientifique. »

A :

« J'attends toujours qu'un *médecin* philosophe au sens exceptionnel du mot – un homme qui aura à étudier le problème de la santé d'ensemble d'un peuple, d'une époque, d'une race, de l'humanité – ait un jour le courage de porter mon soupçon à son degré ultime et d'oser cette proposition : dans toute activité philosophique, il ne s'agissait absolument pas jusqu'à présent de « vérité », mais de quelque chose d'autre, disons de santé, d'avenir, de croissance, de puissance, de vie... »

1.2 COMMENTAIRE

Dans cette Préface, qui est postérieure à la rédaction et à la publication des quatre premières parties du *Gai Savoir* qui datent de l'automne 1886, à peu près à la même période que *Par-delà Bien et Mal*, Nietzsche analyse la question du rapport entre santé et philosophie.

Si la **morale** est une **interprétation de certaines typologies pulsionnelles**, il va de soi que nous entrons dans le domaine de la santé ou de la maladie. Les **pulsions** sont **l'organisation instinctuelle** des désirs humains. Cette organisation peut être forte, centripète, systématique, structurelle. Elle peut être aussi faible, éclatée, disparate, contradictoire, centrifuge. La **décadence** marque le côté morbide, centrifuge, faible de cette organisation.

Avec la généalogie, nous entrons dans l'interprétation, dans le monde pulsionnel. En ce qui concerne l'origine, la généalogie nous fait pénétrer dans les idéaux fruits de la santé ou de la maladie. Les pulsions nous entraînent dans la problématique du sain et du malsain, du fort et du faible.

On trouve toute une série d'antinomies développées dans le *Gai Savoir*, par exemple dans la Cinquième partie, (écrite postérieurement aux quatre premières), le § 389 qui concerne **la grande santé**.

Cette Préface, § 2, nous conduit vers une **nouvelle position** vis-à-vis du **rapport entre les pulsions et la philosophie**. Elle nous permet de tracer une ligne de démarcation entre santé et maladie, pathologie. C'est le **thème nietzschéen du fort et du faible**.

Nietzsche, à partir de 1885, développe de plus en plus sa réflexion sous la forme de **l'antithèse entre décadent et ascendant**. Le mot clé devient donc « décadent ». Ce terme, à la suite de Paul Bourget, permet à Nietzsche de souligner un certain type de maladie. Ce type de maladie caractérise les phénomènes de civilisation comme l'art, la morale, etc. Au début d'*Ecce homo*, Nietzsche se considère lui-même comme décadent. Mais en même temps, par sa fécondité, il se dit ascendant. **Il est les deux contraires** à la fois, au plus bas degré de l'échelle et au plus haut. Il déclare qu'il diffère d'avec les décadents car il a réussi à se rétablir et aller vers la santé. Le décadent, lui, va toujours vers **plus de décadence**. **Il trouve toujours pour se soigner les remèdes qui lui font du mal**.

La généalogie, donc, permet d'aborder la relation entre les idéaux et les pulsions.

Le rapport entre idéal et pulsions est un **rapport interprétatif**. Toutefois cette relation idéal et pulsionnel n'est pas évidente, elle est même **cachée** et **cryptée**. Les idéaux ne sont pas l'expression mais le **travestissement** des pulsions. De plus en plus les idéaux sont l'expression plurielle des pulsions. Les pulsions elles-mêmes, qui sont nombreuses, se trouvent en **conflit** les unes avec les autres. L'état pulsionnel est mouvant. La configuration psychologique est changeante.

Le § 187 de *Par-delà Bien et Mal* et le § 6 de la Préface de la *Généalogie de la morale* soulignent que la morale a un rôle de satisfaction de certaines pulsions. Cette relation pulsions-idéaux s'exprime par la décharge d'une part et d'autre part par la compensation.

Une morale – comme tous les idéaux, comme toutes les productions de l'esprit, comme tous les faits, événements, institutions de la civilisation – peut-être le résultat d'une **profusion**, d'une richesse, d'une fécondité, positives que Nietzsche caractérise par la **santé**. Elle peut être également issue d'une **compensation**, d'une **maladie** qui donne des moyens d'escamotage, des mécanismes de défense. À partir du *Gai Savoir*, Nietzsche appelle cela « décadence ».

La morale est donc l'expression soit d'une surabondance pulsionnelle, soit d'une compensation de certains manques issus de la maladie. La morale est alors une série de relations négatives aux pulsions.

Si la dualité maladie-santé est au principe de certains phénomènes de civilisation, comme par exemple l'art, la maladie est plus souvent à l'origine de la morale. La morale est un syndrome morbide, un symptôme de maladie. C'est en ce sens que Nietzsche parle de la morale comme langage figuré des affects : c'est un langage codé, par signes. La morale est une traduction sémiotique des pulsions, des affects. La morale est l'expression d'une pathologie pulsionnelle. Nietzsche analyse le rapport entre les idéaux et une pathologie affective.

Humain trop humain est la première œuvre proprement philosophique de Nietzsche. Dès cette œuvre, Nietzsche pose que la **morale** est le phénomène morbide par excellence dans la civilisation occidentale ; c'est la **maladie occidentale**. C'est dans ces termes que la morale est traitée, que Nietzsche l'appelle platonisme, idéalisme, christianisme.

Le terme de maladie sera précisé, nuancé, supplanté même par le terme de « décadence », laquelle est l'objet des préoccupations de Nietzsche durant les trois dernières années de sa carrière.

Il faut étudier ce que l'on entend par « maladie » ; par « santé » et le rapport maladie/santé. Dans cette problématique, que peut-on se permettre de mettre en lumière concernant la généalogie, l'interprétation, le diagnostic, l'histoire naturelle de la morale, le psychologue, le philosophe-médecin, le médecin-philosophe ?

L'énoncé de la doctrine, de la méthode, des modalités de l'analyse généalogique se trouve, entre autres, dans le § 187 de *Par-delà Bien et Mal* que nous venons d'examiner.

Nous rappelons l'essentiel de ce texte :

Il y a des morales qui doivent justifier leurs auteurs face à autrui ; d'autres morales doivent l'apaiser et le rendre content de lui-même ; avec d'autres, il veut se mettre en croix lui-même et s'humilier ; avec d'autres, il veut exercer sa vengeance, avec d'autres se cacher, avec d'autres se transfigurer et s'élever, prendre de la hauteur et de la distance. Son auteur se sert de telle morale pour oublier, de telle autre pour se faire oublier ou faire oublier quelque chose en lui ; plus d'un moraliste aimerait exercer sur l'humanité sa puissance et son humeur créatrice ; plus d'un encore, dont Kant lui-même peut-être, donne à entendre au moyen de sa morale : « ce qui en moi est respectable, c'est que je sais obéir, – et il ne *doit* pas en aller différemment pour vous et pour moi » – bref, les morales ne sont aussi qu'un *langage figuré des affects*.

[op. cit., pp. 141-142]

Derrière les morales, il y a une pluralité de pulsions et de volontés qui se font jour. Il y a une multiplicité de vouloirs qui sont supposés être à l'origine des morales, de telle ou telle morale. Nietzsche énumère dans ce texte les types, les exemples, les cas de volontés. C'est l'énoncé de ce que veut une morale.

Au début de ce § 187 de *Par-delà Bien et Mal*, Nietzsche énonce le principe de la méthode généalogique.

« même en laissant de côté la valeur d'affirmations telles que « il y a en nous un impératif catégorique », on peut toujours demander : **que dit une telle affirmation au sujet de celui qui l'énonce ?** » (souligné par nous)

On laisse donc de côté le contenu conceptuel pour la question généalogique.

On retrouve cela dans *Crépuscule des idoles*, « Le problème de Socrate », § 1. On ne s'interroge pas pour savoir si, conceptuellement, l'unanimité des sages signifie qu'ils ont raison. Il s'agit d'aller **voir de près** qui sont ces sages. Il faut donc les examiner quant à leur caractère, leur santé, leur corps, leur psychologie, leurs désirs, leur santé, leurs maladies.

« Que dit une telle affirmation au sujet de celui qui l'énonce ? » La question n'est donc pas : quel est le contenu conceptuel de la morale ? ou : que dit la morale ? La question est : de quels instincts provient l'affirmation morale ?

La réponse est donnée à la fin du § 187. Kant donne à entendre au moyen de sa morale « ce qui en moi est respectable, c'est que je sais obéir ». L'impératif catégorique, pour Nietzsche, est le symptôme d'une instance, d'un besoin, d'une pulsion, d'un affect d'obéissance et de commandement. La morale est l'expression d'un besoin pulsionnel de soumission, d'obéissance à des règles collectives, universelles, anonymes, rationnelles, abstraites et donc catégoriques. On ne s'arrête donc pas au contenu conceptuel de l'impératif catégorique. Voilà la version généalogique de Nietzsche concernant l'impératif catégorique. Dans la notion d'impératif, il y a le **symptôme** d'une certaine **volonté de commander** (impératif) et de **soumettre à l'impératif** (obéissance).

Il y a donc toutes sortes de pulsions qui se cachent derrière la morale et l'inspirent. La morale est une expression travestie, codée, chiffrée, cryptée de pulsions. C'est un *langage figuré des affects* (comme le souligne Nietzsche à la fin du § 187). C'est l'expression de certains besoins affectifs. La morale est un effet manifeste, évident de quelque chose de latent qui ne se dit pas explicitement. La dimension interprétative souligne qu'il y a **plusieurs manières** de comprendre la morale. Son concept recouvre plusieurs significations. Ainsi remonte-t-on de la morale aux pulsions qu'elle exprime.

La morale est l'expression de pulsions sous forme négative, sous forme qui privilégie l'obéissance, la soumission, le refus, le mensonge, la dissimulation, le travestissement. Il faut également connaître la **configuration pulsionnelle** pour savoir quel est le besoin de la morale. A-t-on besoin de se transfigurer ? Cela signifie qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Au lieu d'affirmer ou de s'affirmer, on refuse, on nie, on ment.

Le “coup d'état” généalogique de Nietzsche est issu de deux constatations :

- la morale est presque constamment fondée sur la négation de la nature, de la sensibilité, des affects, des pulsions ;
- la morale est l'expression d'un désordre pulsionnel qu'on peut appeler maladie.

Quelqu'un qui a besoin de la morale est donc quelqu'un qui souffre de quelque chose dans son corps, sa vie, ses affects. Aussi convient-il de s'interroger sur sa santé et la santé en général.

Il est nécessaire de rappeler, pour cette étude du § 2 de la Préface du *Gai Savoir*, que ce texte est une préface écrite pour la seconde édition du *Gai Savoir* complétée par une cinquième partie. Cette Préface date donc de 1886, quatre ans après la parution de la première édition et deux ans avant la fin de la carrière intellectuelle de Nietzsche. Nietzsche est ici en possession des principaux concepts de sa pensée.

Dans ce texte précisément, Nietzsche commence à expliquer que le *Gai Savoir* est le **résultat d'une expérience vécue**. L'expérience vécue (*Erlebnis*) est le fait d'expérimenter, de vivre quelque chose.

Dans le premier paragraphe de cette Préface, Nietzsche dit que le *Gai Savoir* est le résultat d'une convalescence. Il s'agit de la **gratitude du convalescent**. Les forces renaissent comme c'est le cas dans la convalescence. Le livre est le résultat d'un moment positif, affirmateur, de belle humeur, de volonté de puissance, de croissance.

Nietzsche fait allusion au 15^e quatuor de Beethoven et à son mouvement lent. De même, cet écrit doit se dérouler *lento*.

Ce livre doit donc son existence à une expérience de la convalescence qui n'est rien d'autre qu'une réjouissance succédant à une longue privation, une longue impuissance, qu'une exultation de la force qui est de retour, de la foi ranimée en un demain et un après-demain.

Qui décrit la convalescence parle implicitement et/ou explicitement de la maladie.

Le corps gagne quelque chose pour la santé suite à une maladie. La santé ne réside pas dans le fait d'être épargné par la maladie. La santé n'est pas le contraire de la maladie (comme bien et mal).

La santé est un certain état de la force qui surmonte la maladie et la véritable santé est donc celle qui surmonte, dépasse, qui gagne de la puissance grâce à la maladie.

Nietzsche, psychologue ici, rend grâce à la maladie de ce qu'elle lui a fait découvrir. Il n'y a pas de lucidité qui n'ait fait l'expérience de l'obscurité due à la souffrance, au désespoir, à la faiblesse, à la pathologie, à la morbidité, à la proximité de la mort.

Nietzsche n'a rien de l'athlète qui méprise les avortons. Nietzsche a toujours été malade mais il estime qu'il est en bonne santé précisément parce qu'il a pu surmonter tout ce qu'il y avait de morbide en lui. Dans *Ecce*

homo il déclare : je suis à la fois malade, décadent, **et** sain, bien portant. Il convient donc de réfléchir sur cette expression a priori paradoxale et qui est résolue par la notion de la grande santé.

Qu'est-ce que la grande santé ? La santé est une forme de jubilation du corps, proche du désordre qu'entraîne la maladie. La véritable santé est une sorte d'effervescence fiévreuse où la force est toujours en train de s'exercer, de risquer de se perdre, et tout à la fois de se retrouver...

Le cinquième livre du *Gai Savoir* [§ 382] donne une présentation remarquable de la belle santé, de la grande santé.

La grande santé, c'est : une santé que l'on ne se contente pas d'avoir, mais que l'on conquiert encore et encore et doit conquérir continuellement parce qu'on la sacrifie et doit la sacrifier sans cesse. [trad. P. Wotling, éd. GF Flammarion, Paris 2000, p. 351]

Dans le § 2 du *Gai Savoir*, Nietzsche commence par une formule restée célèbre :

– Mais laissons-là monsieur Nietzsche : que nous importe que monsieur Nietzsche ait recouvré la santé ?... [op. cit. p. 27]

Le thème de ce livre est donc **le rapport entre la santé et la maladie**. Ce n'est pas un livre de recettes pour être en bonne santé, pour être de belle humeur. On n'y trouve aucun conseil permettant de prévenir les maladies, d'éviter les attaques des microbes ou la contamination !

Nietzsche se pose en psychologue et déclare qu'il :

Connaît peu de questions aussi attirantes que celle du rapport entre santé et philosophie et au cas où il tombe lui-même malade, il entre dans sa maladie en y apportant toute sa curiosité de scientifique.

Il n'y a pas de barrière, de différence de nature entre le normal et le pathologique, entre la maladie et la santé, de même qu'il n'y a **pas de différence de nature** entre le bien et le mal. Ganguilhem, – médecin et philosophe – accorde une grande importance à la conception que Nietzsche se faisait des rapports entre la santé et la maladie. [cf. *La connaissance de la vie* de Ganguilhem].

Nietzsche ajoute :

« **On a** en effet **nécessairement**, à supposer que l'on soit une personne, la **philosophie de sa personne** : mais il y a là une différence considérable.

Chez l'un, ce sont les **manques** qui philosophent, chez l'autre les **richesses et les forces**. » [souligné par nous]

Toutefois, il faut éviter de réinstaurer un dualisme. Il s'agit ici de type, **de polarité**. On ne peut établir une classification entre « les forts et les sains » versus « les faibles et les morbides ». Il est plus approprié de parler de parler de **principe** de santé et de principe de maladie. Chez un individu, dans certains cas, les manques l'emportent. Mais il n'existe pas d'individu qui ne soit constitué que de manques, qui ne soit que faiblesse. En chacun, on peut montrer les nuances, les rapports, les passages de la faiblesse à la force et réciproquement. La maladie peut donner quelque chose de sain. La santé, la maladie cohabitent dans un équilibre précaire. Il n'y a **pas**, chez

Nietzsche, **de racisme de la faiblesse**. Il n'y a pas de réactifs dominés par la mauvaise conscience, le ressentiment et qui resteront toujours faibles, et de l'autre côté les forts. Cela, c'est une thèse que l'on a prêtée à Nietzsche et qui, en fait, ressortit du nazisme ambiant.

Nietzsche poursuit :

Chez l'un, ce sont les manques qui philosophent, chez l'autre, les richesses et les forces. Le premier a un *besoin impérieux* de sa philosophie, que ce soit comme soutien, soulagement, remède, délivrance, élévation, détachement de soi ;

Nous retrouvons ici une énumération, comme celle qui caractérise la morale dans *Par-delà Bien et Mal*, § 187 [trad. P. Wotling, p. 141]

Il y a des morales qui doivent justifier leur auteur face à autrui ; d'autres morales doivent l'apaiser et le rendre content de lui-même ; avec d'autres, il veut se mettre en croix lui-même et s'humilier ; avec d'autres, il veut exercer sa vengeance, avec d'autres se cacher, avec d'autres se transfigurer et s'élever, prendre de la hauteur et de la distance.

Avec l'expression « *besoin impérieux* » (de la philosophie), Nietzsche souligne que la philosophie est dominée par quelque chose qui n'est pas de l'ordre de l'affirmation mais de la pénurie, du manque, du défaut, de l'absence de... C'est l'incapacité de se surmonter, **c'est un défaut d'énergie**, de force, de puissance.

Dans ce cas, donc, la philosophie sert de compensation, de soutien, etc. Cela relève de la psychopathologie, et concerne les malades. Philosophier, par exemple, c'est essayer de se détacher de soi. Dans la demande philosophique, il y a une volonté de se débarrasser de ses problèmes, à l'instar de la demande adolescente qui va jusqu'à la volonté de se détruire. Platon illustre cela dans le *Gorgias*. On donne aux jeunes – comparés à de jeunes chiens – un concept, un os à mordiller. Ici, la philosophie est considérée comme déterminée par un besoin psychologique pour essayer de sortir de ses contradictions psychologiques, personnelles, telles que celles qui fleurissent notamment à l'adolescence.

Nietzsche indique aussi que, chez les vieillards, comme Socrate, la philosophie est une façon de faire passer sa sénilité, sa résignation, son gâtisme, sa faiblesse pour des qualités de maturité et d'intelligence voire de sagesse.

Nietzsche continue, pour expliquer la morale-philosophie :

Chez le second, elle n'est qu'un beau luxe, dans le meilleur des cas la volupté d'une reconnaissance triomphante qui doit finir par s'inscrire en majuscules cosmiques au ciel des concepts.

Ici, nous sommes **dans l'ordre de l'affirmation dionysiaque**. Il s'agit de belle humeur, de beau luxe, de volupté, de reconnaissance de « majuscules cosmiques au ciel des concepts ».

Nietzsche souligne donc que **philosopher**, cela peut être aussi **affirmer une volonté de puissance forte**. Nietzsche, dans *Par-delà Bien et Mal*, insiste pour dire que les philosophes peuvent être soit des **créateurs**, soit de simples **ouvriers**, des **artisans**. Certains philosophes imposent une

vision, créent des concepts, des images, des points de vue sur les choses de la vie. Nietzsche met ainsi en évidence qu'il y a des besoins antinomiques au principe de la philosophie.

La **philosophie** n'est pas seulement une construction de concepts. Elle est aussi un **instrument de la volonté de puissance**.

Nietzsche évalue une **civilisation fondée** intellectuellement pour une grande part **sur la philosophie**. Cette philosophie est **négative** : c'est la **décadence**. Depuis Socrate, elle domine dans le ciel des idées en ce qui concerne l'Occident. La philosophie n'est pas forcément le signe d'une civilisation forte, elle n'est pas le meilleur moyen, dans l'absolu, pour résoudre les problèmes de l'existence.

Que vaut une philosophie qui **plonge ses racines** dans la maladie ?

Dans l'autre cas, plus fréquent toutefois, lorsque ce sont les états de détresse qui font de la philosophie, comme chez tous les penseurs malades – et peut-être y a-t-il une majorité de penseurs malades dans l'histoire de la philosophie – ; qu'advient-il de la pensée qui se trouve soumise à la *pression* de la maladie ? Voilà la question qui importe pour le psychologue : et ici, l'expérimentation est possible.

[ibidem]

La question importante, pour le psychologue, le généalogiste est la suivante : qu'en est-il de la pensée qui prend ses racines dans la maladie et qui fonctionne sous la pression de la maladie ? On peut généraliser cette question à l'ensemble de la civilisation occidentale. Nietzsche va mentionner quelques hypothèses sur ce qu'il advient de la pensée. Il pratique la généalogie pour mettre en lumière ce que peut signifier la philosophie et l'existence.

Nietzsche développe sa pensée en utilisant une comparaison :

Exactement comme le fait un voyageur qui projette de s'éveiller à une certaine heure et s'abandonne ensuite calmement au sommeil : de même nous, philosophes, à supposer que nous tombions malades, nous nous livrons momentanément, corps et âme, à la maladie – nous fermons en quelque sorte les yeux sur nous-mêmes. Et de même que ce voyageur sait que quelque chose en lui *ne dort pas*, que quelque chose compte les heures, et le réveillera, de même nous savons que l'instant décisif nous trouvera éveillés, – que quelque chose surgira alors et prendra l'esprit *sur le fait*, je veux dire en flagrant délit de faiblesse, ou de demi-tour, ou de capitulation, ou d'endurcissement, ou d'assombrissement ou de rechute dans l'un des états maladifs de l'esprit, quel que soit le nom qu'on leur donne, qui, les jours de santé, ont contre eux la *fierité* de l'esprit (car comme le veut à juste titre la vieille fable, « l'esprit fier, le paon et le cheval sont les trois animaux les plus fiers de la terre » –). On apprend, après une telle mise en question de soi et une telle tentation de soi, à considérer d'un œil plus fin tout ce sur quoi on a philosophé jusqu'à présent ; on devine mieux qu'auparavant les involontaires déviations, les chemins de traverse, les lieux de repos, les lieux *ensoleillés* de la pensée vers lesquels les penseurs souffrants ont été entraînés par séduction, en tant qu'ils souffrent justement, on sait désormais vers quoi le *corps* malade et son besoin poussent, tirent, attirent inconsciemment l'esprit – vers le soleil, le calme, la douceur, la patience, le remède, le soulagement à tous les sens de ce mot.

[ibidem]

Qu'est-ce donc qui inspire à philosopher et se comporte comme une cause téléologique, finale ? Qu'est-ce qui pousse à l'activité philosophique en cas de maladie ? Qu'est-ce qui fait philosopher les penseurs souffrants ?

Qu'est-ce que ces penseurs visent ? C'est « le soleil, le calme, la douceur, la patience, le remède et le soulagement à tous les sens de ces mots. »

La philosophie, en tant qu'elle est une maladie et pour autant qu'elle est une maladie, est une quête du soleil, du calme, de la douceur, de la patience, du remède, du soulagement. La philosophie n'est pas la recherche du concept. La morale, c'est la philosophie qui cherche le soleil, le calme, la douceur, la patience, le soulagement.

Le soleil évoque ici le soleil platonicien. Dans le Livre IV de la *République*, la philosophie est décrite comme une montée vers le soleil. Pour Nietzsche, les prisonniers de la caverne ne supportent pas l'endroit où ils se trouvent, ils veulent aller vers la lumière, le repos.

La philosophie, comme la morale, visent **l'ataraxie**, c'est-à-dire l'absence de troubles, la suppression des contradictions. Nietzsche traduit cela par « calme, douceur, patience, remède, soulagement », tout ce qui constitue la paix.

La philosophie, comme recherche d'un soulagement ressemble d'assez près à la mort. Tout sauf les tensions, les contradictions, les souffrances, l'inadaptation, les malheurs.

La philosophie est donc la recherche de l'ataraxie, ou en d'autres termes d'un monde idéal dans lequel on ne souffre pas. Pour cela il faut échapper au sensible, à la nature, aux affects, aux passions. C'est pourquoi la morale est une négation de la vie du corps.

Nietzsche poursuit son développement pour exposer un critère de la maladie du point de vue philosophique :

Toute philosophie qui place la paix plus haut que la guerre, toute éthique présentant une version négative du concept de bonheur, toute métaphysique et toute physique qui connaissent un finale, un état ultime de quelque sorte que ce soit, toute aspiration principalement esthétique ou religieuse à un en marge de, un au-delà de, un en dehors de, un au-dessus de autorise à demander si ce n'est pas la maladie qui a inspiré le philosophe.

[idem, p. 28]

L'aspiration esthétique est concrétisée par Wagner ; l'aspiration religieuse, c'est le christianisme.

Nous avons ici une désignation de la **maladie par le symptôme**. Il y a maladie lorsqu'on cherche **un certain type** de calme, de guérison, de soulagement, de remède.

Il y a maladie lorsqu'on met la paix plus haut que la guerre, c'est-à-dire lorsqu'on **préfère le bien idéal aux contradictions du sensible**. Nietzsche insiste ici sur la guerre pour bien montrer que **la réalité dans son fond est forcément contradictoire**. Elle comporte un risque de souffrance et de mort. La philosophie est le moyen que la civilisation occidentale a trouvé pour s'en sortir. Mais elle s'en sort au prix de la négation de la vie sensible.

Pour étayer ce qu'il dit, Nietzsche poursuit :

Le déguisement inconscient de besoins physiologiques sous le costume de l'objectif, de l'idéal, du purement spirituel atteint un degré terrifiant, – et assez souvent, je me suis demandé si, somme toute, la philosophie jusqu'à aujourd'hui n'a pas été seulement une interprétation du corps et une *mécompréhension du corps*.

[ibidem]

Avec le « déguisement inconscient des besoins physiologiques », nous sommes en plein dans la généalogie de la morale. C'est la philosophie comme négation du sensible et cela s'appelle la morale.

Le travestissement est souligné par l'expression : « sous le costume ».

Le costume-déguisement est celui de « l'objectif, de l'idéal, du purement spirituel ».

On retrouve les expressions clés de Nietzsche : « (la philosophie) jusqu'à aujourd'hui [jusqu'à présent, un peu plus loin] (seulement une interprétation du corps) ». Cela montre bien qu'avec Nietzsche, cette ancienne erreur doit disparaître, cela marque la coupure nette entre le passé et le présent inauguré par Nietzsche. Ce changement radical est souligné par l'expression restrictive : je me suis demandé si la philosophie « n'a pas été seulement ».

Nietzsche développe son raisonnement :

Derrière les jugements de valeur suprêmes qui ont jusqu'à présent guidé l'histoire de la pensée se cachent des mécompréhensions relatives à la constitution du corps, que ce soit de la part d'individus, de classes ou de races entières. On est en droit de considérer toutes les téméraires folies de la métaphysique, particulièrement ses réponses à la question de la *valeur* de la vie, d'abord et toujours comme symptômes de corps déterminés ; et si dans l'ensemble, ces sortes d'acquiescement au monde et de négation du monde ne contiennent, du point de vue scientifique, pas un grain de signification, elles fournissent néanmoins à l'historien et au psychologue des indications d'autant plus précieuses, en tant que symptômes, comme on l'a dit, du corps, de sa réussite et de son échec, de sa plénitude, de sa puissance, de sa souveraineté dans l'histoire, ou bien de ses coups d'arrêt, de ses coups de fatigue, de ses appauvrissements, de son pressentiment de la fin, de sa volonté d'en finir.

[*Par-delà Bien et Mal* op.cit , pp. 28-29]

Donc les folies de la métaphysique sont des **symptômes** de corps déterminés.

Les historiens et les psychologues permettent d'effectuer la généalogie. Le généalogiste est aussi un historien. Une morale est un héritage. L'histoire naturelle de la morale est une enquête sur ce que la morale doit à la nature. Le psychologue, lui, relie les représentations conscientes à des relations, des pulsions, des affects inconscients.

Dans ce texte, nous avons une question généalogique. Les réponses à la valeur de la vie viennent de la faiblesse ou de la puissance du corps. Ce sont des symptômes du corps, de sa réussite, de son échec d'une part ou bien, d'autre part, de sa plénitude, de sa puissance, de sa souveraineté. Ces valeurs pensent résulter aussi des coups d'arrêt, des coups de fatigue du corps, de ses appauvrissements, de son pressentiment de la fin, voire de la volonté d'en finir.

Nous avons ici un certain nombre de précisions sur la **problématique généalogique**, sur la maladie, la santé, sur leur **rapport interprétatif** qui est mécompréhension et malentendu.

Nietzsche conclut ce paragraphe en mettant en lumière le fait que le problème central est celui de la civilisation. Il rappelle que dans toute activité philosophique – jusqu’à présent – il ne s’agissait pas de vérité, mais de santé, d’avenir, de croissance, de puissance de vie...

J’attends toujours qu’un *médecin* philosophe au sens exceptionnel du mot – un homme qui aura à étudier le problème d’ensemble de la santé d’un peuple, d’une époque, d’une race, de l’humanité – ait un jour le courage de porter mon soupçon à son degré ultime et d’oser cette proposition : dans toute activité philosophique, il ne s’agissait absolument pas jusqu’à présent de « vérité », mais de quelque chose d’autre, disons de santé, d’avenir, de croissance, de puissance, de vie...

[ibidem]

2. CRÉPUSCULE DES IDOLES « LA MORALE COMME CONTRE-NATURE »

Nous étudierons les paragraphes 1 et 2.

[*Crépuscule des idoles*, V^e partie : « La morale comme contre-nature », trad. É. Blondel, éd. Hatier 2001, §§ 1 et 2, pp. 32 à 34]

Ce texte nous apporte des précisions sur la **nature de la morale et son origine**. Ici, Nietzsche est moins nuancé. Il s’occupe peu de la conception de la philosophie comme une affirmation de plénitude, comme une activité de santé, comme expression d’une physiologie saine. Il s’arrête sur la **philosophie comme pensée malade**, symptôme d’un corps malade. Elle est alors une négation morbide, catastrophique. Elle est castration, arrachement, amputation.

2.1 LE TEXTE DU § 1

Crépuscule des idoles, V^e partie : « La morale comme contre-nature », trad. É. Blondel, éd. Hatier 2001, §§ 1 et 2, pp. 32 à 33

De :

« Toutes les passions ont une période où elles sont seulement néfastes, où elles rabaissent leur victime de tout le poids de la bêtise, – et plus tard, une autre, beaucoup plus tardive, où elles se marient à l’esprit, se « spiritualisent ». »

A

« – L’Église combat la passion par l’excision : sa pratique, son « traitement », c’est le *catratisme*. Jamais elle ne demande : « comment spiritualiser, embellir, diviniser, un désir ? » – de tout temps elle a insisté, dans sa discipline, sur l’extirpation (de la sensualité, de l’orgueil, de la passion de dominer, de posséder et de se venger). Or attaquer les passions à la racine, c’est attaquer la vie à la racine : la pratique de l’Église est *hostile à la vie*... »

2.2 COMMENTAIRE

Nietzsche commence par déclarer que les passions sont **néfastes** car « elles rabaissent leur victime de tout le poids de la bêtise » La passion est une forme de sottise. Toutefois, il ne s’agit pas ici de réhabiliter la passion. Nietzsche estime qu’il n’y a pas à savoir si les passions sont bonnes ou mauvaises : cela est un faux problème de philosophe malade. Le problème est de

pouvoir se sortir des passions. La meilleure solution serait que les passions (qui sont un ensemble pulsionnel) deviennent intelligentes, qu'elles ne soient pas une forme de bêtise où **l'individu se porte tort à lui-même**. Pour commencer, la bêtise est une façon de se nuire.

Nietzsche explique qu'à une époque beaucoup plus tardive dans la vie des passions, ces dernières se marient à l'esprit, elles se « spiritualisent ». C'est la possibilité de trouver pour les passions une certaine intelligence, une certaine direction et signification. Dans notre vocabulaire, cela s'appelle **sublimation**. Pour Nietzsche, il s'agit d'une sorte de remise à niveau de l'intelligence pour trouver quelque chose d'**avisé** à faire avec ses passions. La « sublimation » consiste à tourner toute l'énergie brute et brutale des passions vers des buts plus élaborés, plus spirituels.

Nietzsche utilise son procédé habituel : **autrefois** on faisait la guerre à la passion elle-même. La seule méthode que l'on ait trouvée, c'est d'extirper les passions. Nietzsche s'appuie sur une référence biblique, un passage du Sermon sur la montagne [Mt 5] : « si ton œil entraîne ta chute, arrache-le ». La seule solution – selon Nietzsche – que l'on trouve aux passions, aux mauvais sentiments, aux pensées malpropres, c'est de les extirper, c'est le refoulement, c'est la négation.

Au passage, il faut noter le sens de la Parole du Christ qui diffère de cette interprétation de destruction. Le Christ commente, dans ce passage, la Loi mosaïque, il évoque la loi du Talion : « œil pour œil, dent pour dent ». Il est question aussi de l'adultère. La Loi juive l'interdit, mais Jésus va plus loin en enseignant que tout homme qui regarde une femme en la convoitant a déjà commis l'adultère dans son cœur. Ce n'est pas parce qu'on ne commet pas une action défendue qu'on ne souhaite pas l'accomplir. On n'est donc pas parfaitement innocent. Jésus **critique le formaliste orthodoxe de la Loi**. Et c'est là qu'intervient le Christ : pour être parfaitement moral, ne pas avoir de pensées coupables, alors il faut supprimer tous les organes des sens ! Et si l'on poursuit cette pensée jusqu'au bout : pour être parfaitement moral, il ne faut plus vivre ! Il faut se débarrasser de son corps. Le purisme est dénoncé ici comme une tentation en réalité mortelle et diabolique et même hypocrite. On est un corps, il faut vivre avec son corps.

Nietzsche déclare que la seule solution qu'a trouvée le christianisme, c'est de supprimer les désirs. Et alors on aboutit à la forme la plus aiguë de la bêtise. L'Église ne mène pas une guerre intelligente contre la passion : sa pratique, son « traitement » c'est le *castratisme*. La morale, c'est la castration, la suppression si on le peut des parties du corps qui concourent à nous conduire à enfreindre les exigences de la Loi. Une certaine tradition dans l'Église recherche la destruction symbolique ou réelle du corps. On aboutit à la négation, au refoulement, à la répression, au refus de la réalité et des désirs sensibles. La pratique de l'Église est donc hostile à la vie.

2.3 LE TEXTE DU § 2

Le même moyen, couper, arracher, est instinctivement choisi, dans la lutte contre un désir, par ceux qui sont trop faibles de volonté, trop dégénérés pour garder la mesure dans la satisfaction de ce désir : par ces natures qui ont besoin de la *trappe*, au sens figuré (et au sens propre...), d'une déclaration de guerre à outrance, de mettre un *abîme* entre eux et une passion. Il faut être dégénéré pour avoir recours aux solutions radicales ; la faiblesse de la volonté, plus exactement l'incapacité à *s'empêcher* de réagir à une sollicitation, n'est elle-même qu'une forme de dégénérescence. L'hostilité radicale, à mort, envers la sensualité est un symptôme qui laisse songeur : il justifie qu'on s'interroge sur l'état général d'un être porté à ce point à l'excès. — Cette hostilité, cette haine n'atteignent d'ailleurs leur comble que lorsque les natures de ce genre n'ont plus assez de fermeté pour se soumettre à un traitement radical, pour renoncer à leurs « démons ». Qu'on parcoure toute l'histoire des prêtres et des philosophes, en y ajoutant celle des artistes : les mots les plus venimeux contre les sens ne viennent pas des impuissants, ni *non plus* des ascètes, ils viennent des ascètes impossibles, de ceux qui auraient eu besoin d'être ascètes...

[op. cit., pp. 33-34]

Donc, la morale, c'est la négation qui est symbolisée par la castration. Les raisons de cette castration, de cette excision sont des raisons morbides.

« Le même moyen, déclare Nietzsche au début du § 2, couper, arracher, est instinctivement choisi dans la lutte contre un désir, par **ceux qui sont trop faibles de volonté**, trop dégénérés pour **garder la mesure** dans la satisfaction de ce désir » [souligné par nous]

Pourquoi refuser, nier, extirper ? Parce qu'on est trop faible de volonté pour garder la mesure.

Les partisans de la castration, de la répression, du refoulement sont ceux qui sont incapables de mesure et de modération, d'équilibre, de spiritualisation. La maladie consiste dans l'**excès**, dans l'incapacité à se maîtriser, à garder la mesure. C'est un défaut de maîtrise. La maladie, c'est l'incapacité de maîtriser. Maîtriser ne signifie pas réprimer, mais garder la mesure, l'équilibre, l'harmonie, une ouverture tempérée dans une constellation antagoniste de pulsions. La maladie, c'est la dé-mesure, l'impuissance à la mesure. Nietzsche a déjà énoncé cela au début du *Crépuscule des idoles*, à propos du problème de Socrate :

[§ 9] [...] Les pulsions veulent jouer les tyrans ; il faut trouver un contre-tyran qui soit plus fort.

[§ 10] Quand on a besoin de faire de la raison un *tyran*, comme Socrate, c'est forcément que le risque est énorme de voir autre chose jouer le tyran. [...] ou bien périr ou bien être *rationnel jusqu'à l'absurde* [...] toute concession aux instincts, à l'inconscient conduit à l'abîme...

La maîtrise de soi, la domination de soi ont été pris dans la tradition, la plupart du temps comme la capacité à extirper, à attaquer les passions à la racine.

Pour Nietzsche, la maîtrise de soi consiste à être capable de donner une certaine mesure à quelque chose sans l'anéantir. On s'en rend harmonieusement maître.

La maladie, par contre, c'est la démesure, le déséquilibre, l'éclatement, l'incapacité de tenir ensemble plusieurs forces contradictoires.

L'extrémisme est une forme de maladie. C'est la dégénérescence. C'est une absence de forces permettant de tenir des équilibres face à une

chose qui est à la fois de l'esprit et du corps. **Dégénérescence** est un mot à la mode à l'époque de Nietzsche.

Dans le psychisme, il y a multiplicité d'affects, de passions, de volontés. Il faut les laisser s'exprimer sans qu'elles s'anéantissent mutuellement. Il faut les laisser s'exprimer en essayant d'instaurer un équilibre. « Il faut être dégénéré, rappelle Nietzsche, pour avoir recours aux solutions radicales » [op. cit., § 2], aux solutions de négation, d'exclusion. La tyrannie, la manie de la répression sont liées à l'incapacité de conserver un minimum d'ordre, de justice dans la société. Une dictature entraîne l'élimination des parties qui gênent. C'est la preuve de l'incapacité à maintenir la justice ou l'équilibre, ou l'ordre. Par exemple, le problème de la délinquance dans n'importe quelle société ne peut pas être traité par des solutions radicales d'enfermement, d'exclusion, d'élimination.

Pour Nietzsche, la faiblesse de la volonté ou l'incapacité de s'empêcher de réagir à une sollicitation, est elle-même une forme de dégénérescence. Or **on est dans l'incapacité de se maîtriser**. C'est la démesure. **La faiblesse, c'est l'indiscipline**. La discipline, c'est la qualité qui caractérise le psychisme ou bien la vie d'un groupe social. Certaines forces peuvent s'opposer à d'autres sous la forme d'un équilibre à peu près équitable. Les solutions de faiblesse sont des solutions radicales, des solutions de force. La solution de force est une solution faible.

Nietzsche, dans de paragraphe 2, développe cette conception :

L'hostilité radicale, à mort, envers la sensualité est un symptôme qui laisse songeur : il justifie qu'on s'interroge sur l'état général d'un être porté à ce point à l'excès. – Cette hostilité, cette haine n'atteignent d'ailleurs leur comble que lorsque **les natures de ce genre n'ont plus assez de fermeté pour se soumettre à un traitement radical, pour renoncer à leurs « démons »**. Qu'on parcoure toute l'histoire des prêtres et des philosophes, en y ajoutant celle des artistes : les mots les plus venimeux contre les sens ne viennent pas des impuissants, ni *non plus* des ascètes, ils viennent des ascètes impossibles, de ceux qui auraient eu besoin d'être ascètes... [souligné par nous]

Être fort c'est garder la mesure au sein des contradictions. On essaie d'établir une sorte d'équilibre, de contrebalancer une force par une autre. De sorte qu'au lieu de s'anéantir mutuellement, les forces contribuent à un seul et même but sous forme de concurrence, de lutte, de joute, d'agôn, selon l'expression grecque. C'est la lutte de la concurrence positive.

La maladie à la source de la philosophie morale se présente sous la forme de la domination. C'est la morale de l'altruisme, de l'abnégation, du désintéressement. Tout cela concerne la négation du moi, selon cette morale.

3 *ECCE HOMO* – « POURQUOI JE SUIS SI AVISÉ »

[*Ecce Homo*, Deuxième partie : « Pourquoi je suis si avisé », § 9,
trad. É Blondel, éd. GF Flammarion 1992, pp. 86 à 88]

3.1 LE TEXTE

Nous renvoyons le lecteur au texte :

Ecce Homo, Deuxième partie : « Pourquoi je suis si avisé », § 9,
trad. É Blondel, éd. GF Flammarion 1992, pp. 86 à 88

De :

« À ce point, on ne peut plus éluder la vraie réponse à la question : *comment on devient ce qu'on est*. Et par là je touche au chef-d'œuvre dans l'art de la conservation de soi. — de l'*égoïsme*... Si l'on admet, en effet, que la tâche, la détermination, le destin de la tâche dépasse considérablement la mesure moyenne, il n'y aurait pas de plus grave danger que de se voir soi-même à *travers* cette tâche. Que l'on devienne ce qu'on est suppose que l'on ne doute pas le moins du monde de *ce qu'on est*. »

A :

« Il possédait cette agréable tare qui nous distingue, nous autres Thuringiens et qui va même jusqu'à rendre un Allemand sympathique : nous préférons, même pour atteindre la vérité, les voies détournées. Je ne voudrais absolument pas, ce disant, avoir mésestimé mon proche compatriote, l'*avisé* Leopold Ranke... »

3.2 COMMENTAIRE

Dans ce texte, Nietzsche explique qu'il est capable d'une sorte de synthèse, de discipline du moi. Il ne se livre pas à la parodie ou à la comédie de la négation du moi, de l'abnégation, du désintéressement. Il essaie de donner la part belle à chacune des parties de son psychisme et à chacun de ses principaux affects.

Nietzsche explique donc l'art de la construction de soi.

Il commence ce § 9 en reprenant la phrase du sous-titre d'*Ecce homo* : « Comment on devient ce qu'on est », dans cette seconde partie de l'ouvrage : « Pourquoi je suis si avisé ». Nietzsche veut donc exposer ici comment on devient ce qu'on est.

Et il déclare qu'au lieu de faire semblant de se renier, de pratiquer l'amour du prochain, il s'aime et aime tout ce qu'il y a en lui.

Pour Nietzsche, les méprises commises au sujet de soi-même, permettent ultérieurement de trouver sa vie. **S'égarer est indispensable pour trouver son chemin.**

Que l'on devienne ce qu'on est suppose que l'on ne doute pas le moins du monde de *ce qu'on est*. De ce point de vue, les *méprises* mêmes de l'existence ont leur sens et leur valeur propres tout comme les chemins détournés et les écarts du chemin épisodiques, les hésitations, les « pudeurs », le sérieux dépensé à des tâches qui se trouvent au-delà de *la* tâche. Là peut se manifester une grande intelligence, voire l'intelligence suprême : là où le *nosce te ipsum* serait une recette pour se perdre, l'oubli de soi, la *méprise* sur soi, le rapetissement, le rétrécissement, la médiocrisation de soi deviennent la raison même. En termes de morale : l'amour du prochain, la vie pour les autres et pour

autre chose *peut* être la mesure de protection pour la conservation de l'égoïté la plus dure. C'est le cas d'exception où, contre ma règle et ma conviction, je prends le parti des pulsions « désintéressées » : elles travaillent en l'occurrence au service de l'égoïsme, du *dressage du moi*. On doit préserver toute la surface de la conscience – la conscience, oui, *c'est* une surface – pure de toute atteinte d'un quelconque des grands impératifs. Attention même à tous les grands mots, à toutes les grandes attitudes ! Autant de dangers que l'instinct « se comprenne » trop tôt. –

[idem, p. 87]

Nietzsche déclare ici qu'il se méfie des erreurs que l'on commet pour devenir ce qu'on est. Il faut du temps pour que ce qu'on porte en soi-même devienne conscient, se comprenne, s'organise. Il convient de rester sourd à toutes sortes de grandes lois, de grands principes, de grandes vertus qui sont des impasses, des erreurs. Il s'agit donc de se préserver, d'une façon qui est presque inconsciente des atteintes des grands impératifs. Il faut repousser la morale.

En surface, il y a une sorte d'activité qui est plutôt négative : se préserver de tout ce qui pourrait nous faire dévier. Il y a mille façons de s'égarer, dit Nietzsche, et les façons vertueuses sont les pires ! Il faut laisser le temps de s'organiser à ce qui, en profondeur, constitue notre véritable moi.

Devenir ce qu'on est, c'est advenir à la maturation des forces non représentatives : les affects qu'on porte en soi. Entre temps, pendant que l'on évite les grands mots, les grandes attitudes, les grands principes, la morale ne cesse de croître en profondeur, l'« idée » organisatrice. Nietzsche met le mot « idée » entre guillemets. En effet, il ne s'agit par d'idée, ce n'est pas une représentation consciente. Il y a un principe inconscient de maturation qu'on porte en soi-même. C'est une évolution vers l'équilibre, c'est pré-réflexif. Il laisse à ce principe le temps de se développer d'une façon complète, de s'organiser. Nietzsche pense que ce développement se fait seul, à condition qu'il y ait une discipline de protection contre tout ce qui peut venir déranger cette organisation, il faut se protéger du conscient et de la morale.

La morale nous fait dévier de notre route. Il faut se dispenser de tous les principes pour **laisser mûrir en soi l'organisation affective**.

L'« idée » organisatrice, ou principe non représentatif organisateur, est appelée à la maîtrise. Tout individu porte en lui quelque chose comme une représentation non consciente de ce qui lui est bon, une organisation qui lui est propre, (s'il n'est pas dérangé et contaminé par la morale), vers ce qu'il doit être. C'est une idée assez goethéenne.

Nietzsche décrit alors une certaine forme de santé :

[...] l'« idée » organisatrice, appelée à la maîtrise, – elle commence à ordonner, lentement elle ramène hors des chemins détournés et écartés, elle prépare des qualités et des capacités *séparées* qui, un jour, se révéleront indispensables comme moyens du tout, – elle façonne tour à tour toutes les facultés *servantes*, avant même de laisser transpirer quoi que ce soit de la tâche dominante, du « but », de la « fin », du « sens ». – Envisagée sous cet aspect, ma vie est tout simplement une merveille. Pour la tâche d'une *réévaluation des valeurs*, il fallait peut-être plus de facultés qu'il n'en coexista jamais

chez un individu, surtout des oppositions entre facultés, qui pourtant ne puissent se gêner ou se détruire. [idem, pp. 87-88]

Voilà ce qu'est la santé, l'équilibre, le miracle que Nietzsche représente. Il indique quelques formules pour qualifier **la santé** : c'est l'art de hiérarchiser les facultés, de séparer sans amener l'hostilité, ne rien mélanger, ne rien « concilier » ; une multiplicité prodigieuse qui, malgré tout, est l'antithèse du chaos – voilà la condition préalable, le long travail secret et la « maîtrise artiste de nos instincts ».

La « maîtrise artiste » est une maîtrise non réfléchie, non consciente, non intellectuelle. C'est un équilibre qui se fait de l'intérieur, **à partir de l'affectivité**. C'est un long travail secret qui se fait **tout seul**. Cela ne s'enseigne pas, cela ne se guide pas avec des principes conscients de morale. Il s'agit d'une réalité qui mûrit de soi-même, spontanément, si on ne la dérange pas par une morale qui porte atteinte au sensible.

Nietzsche poursuit :

Sa (de la maîtrise artiste de mon instinct) *tutelle supérieure* s'est montrée forte en ce que je ne me suis en aucun cas douté si peu que ce soit de ce qui grandissait en moi, – où toutes mes aptitudes ont, un jour, *jailli* soudain, toutes à maturité, dans leur perfection ultime.

Nous avons ici une définition de l'antithèse absolue de la morale. En effet, la morale, c'est l'idée d'un monde meilleur, d'une réalité supérieure que l'on doit substituer à la réalité sensible condamnable de fait. La morale consiste donc à discréditer la réalité, à la changer, à la remplacer par un idéal prétendument meilleur.

Nietzsche dit *a contrario* :

Je n'ai pas souvenance d'avoir jamais fait des efforts – aucune trace de *lutte* n'est repérable dans ma vie, je suis le contraire d'une nature héroïque.

Nietzsche est d'une nature contraire à cette nature morale qui consisterait à se forcer pour aller là où elle veut arriver.

Il n'y a pas de providence ou de bonne étoile.

Ensuite, Nietzsche utilise des guillemets pour mieux montrer qu'il rejette les injonctions de la morale.

« Vouloir » quelque chose, « tendre » à quelque chose, avoir un « but », un « désir » en vue – je ne connais rien de tout cela par expérience. En cet instant même, je considère mon avenir – un *vaste* avenir – comme une mer étale : aucun vœu n'en vient rider la face de l'eau. Je ne veux pour rien au monde que les choses deviennent autres que ce qu'elles sont ; pour ma part, je ne veux pas devenir autre. Mais ainsi j'ai toujours vécu. Je n'ai jamais eu aucun désir.

Nietzsche n'est pas un être moral, et il ne veut pas changer. Demander que les choses deviennent autres que ce qu'elles sont, cela signifie qu'on souffre de la réalité, qu'on est une réalité malade. Cela est un principe absolu chez Nietzsche.

4. L'ANTÉCHRIST [§ 15 ET § 6]

- PARAGRAPHE 15

Dans ce texte, Nietzsche mentionne **toutes les notions imaginaires de la morale chrétienne** pour montrer que, dans le christianisme, ni la morale ni la religion n'ont un quelconque point commun avec la réalité. Nietzsche souligne que toutes ces notions imaginaires, cet univers de pure fiction **prend ses racines dans la haine contre le naturel**. Cet univers de pure fiction est l'expression d'un profond malaise devant le réel. Nous sommes proches de la maladie.

Nous renvoyons au texte :

L'Antéchrist, § 15,

trad. É. Blondel, éd. GF Flammarion 1996, pp. 58-59

De :

« Dans le christianisme, ni la morale ni la religion n'ont un quelconque point commun avec la réalité. Rien que des *causes* imaginaires (« Dieu », « âme », « moi », « esprit », la « volonté libre » – voire la « volonté serve »); rien que des *effets* imaginaires (« péché », « rédemption », « grâce », « châtement », « rémission des péchés »).

A :

« *Qui* seul a donc des raisons de *s'échapper de la réalité par le mensonge* ? Celui qui en *souffre*. Mais souffrir de la réalité signifie être une réalité *sinistrée*... La prépondérance des sentiments de déplaisir sur ceux de plaisir est la *cause* de cette morale et de cette religion fictives : or une telle prépondérance fournit la *formule* de la *décadence*. »

La **décadence**, c'est le **fait de souffrir de la réalité**, d'être inadapté et c'est cela qui définit la maladie. La maladie, c'est le déséquilibre qui fait qu'on cherche à s'échapper à soi-même en tant que réalité et à échapper à la réalité telle qu'elle est donnée, notamment la réalité sensible. La maladie est une inadaptation à la réalité, c'est une inadaptation **affective, passionnelle**. C'est un signe de maladie d'avoir des désirs, de vouloir changer, de vouloir autre chose, de ne pas accepter la réalité sensible et pulsionnelle.

L'idéalisme est une méconnaissance de la réalité et la désignation d'un ensemble de représentations meilleures que la réalité. La réalité doit être abandonnée, récusée, discréditée, transformée. La morale, elle aussi, consiste à nier sa propre réalité, en particulier son moi. L'abnégation, l'altruisme, le désintéressement, c'est une morale de la négation de soi, de la perte, de la condamnation de la réalité.

Pour Nietzsche, du point de vue subjectif ou psychologique, la vraie réalité est celle du moi, des volontés, des désirs, des pulsions. L'abnégation, le désintéressement, c'est donc ce qui symbolise par excellence une morale de la négation de la vie. Et cette morale de la négation de la vie est une autre façon de désigner la maladie.

• PARAGRAPHE 6

Nous renvoyons le lecteur au texte :

L'Antéchrist, § 6

trad. É. Blondel, éd. GF Flammarion 1996, pp 48-49

De

« C'est un spectacle douloureux, horrible qui s'est offert à mes yeux : j'ai ôté le voile qui recouvre la *corruption* de l'homme. Ce mot, dans ma bouche, est au moins à l'abri d'un soupçon : qu'il contienne une accusation morale de l'homme. »

A :

« Ce que j'affirme, c'est que cette volonté *fait défaut* dans toutes les valeurs suprêmes de l'humanité, – que les valeurs de déclin, les valeurs *nihilistes* règnent sous les noms les plus sacrés. »

Après avoir parlé de décadence, de maladie, Nietzsche parle de **corruption** pour cette aspiration à la vertu qui rejette le monde sensible. On appelle corrompu, dit Nietzsche, un individu qui ne préfère pas ses intérêts à ceux d'autrui. La corruption, c'est les valeurs de déclin, les valeurs nihilistes qui encouragent le défaut de volonté de puissance.

5. LE CAS WAGNER, § 7 ET § 5

5.1 PARAGRAPHE

Nous renvoyons à la lecture intégrale du texte :

le Cas Wagner, § 7, 1er alinéa,

trad. É. Blondel, éd. GF Flammarion, Paris 2005, p. 47

De :

« Assez ! Assez ! On aura, je le crains, que trop clairement reconnu la sinistre réalité, au milieu de mes traits de belle humeur – le tableau d'un déclin de l'art, et aussi d'un déclin de l'artiste. »

A :

« S'il y a bien quelque chose d'intéressant chez Wagner, c'est la logique avec laquelle une anomalie physiologique se métamorphose, degré par degré, pas à pas, en pratique et en procédure, en innovation dans les principes, en crise du goût. »

Voilà comment Nietzsche présente Wagner : comme un artiste de la décadence.

Nietzsche enchaîne donc sur la décadence qu'il compare à une question de style.

Je m'arrête pour cette fois à la seule question du *style*. – Comment se caractérise toute *décadence littéraire* ? Par le fait que la vie ne réside plus dans le tout. Le mot devient souverain et saute hors de la phrase, la phrase obscurcit le sens de la page et empiète dessus, la page accapare la vie aux dépens du tout – le tout n'est plus un tout. Mais cette comparaison vaut pour tous les styles de *décadence* : chaque fois anarchie des atomes, désagrégation du vouloir, « liberté individuelle », pour parler en termes moraux, – ou, si l'on étend cela à une théorie politique, « égalité des droits pour tous ». La vie, la vitalité répandue partout *d'une manière égale*, la vibration et l'exubérance de la vie reléguée dans les formes les plus minuscules, et tout le reste *dépourvu* de vie. Partout la paralysie, la fatigue, la torpeur, *ou alors* le conflit et le chaos : l'un et l'autre état saute aux yeux de plus en plus à mesure que l'on s'élève dans la complexité des formes d'organisation. Le tout n'a plus du tout de vie : c'est un agglomérat, un objet de calcul, quelque chose de factice, un artefact. –

[idem, 2^e alinéa, pp. 47-48]

Dans cette définition de la décadence, Nietzsche utilise ce qu'écrit Bourget dans les *Essais de psychologie contemporaine*. En effet, à titre d'exemple, on peut citer ces passages de Bourget : [éd. Gallimard, coll. Tel, Paris 1993, pp. 14 et sq.]

Un style de décadence est celui où l'unité du livre se décompose pour laisser la place à l'indépendance de la page, où la page se décompose pour laisser la place à l'indépendance de la phrase, et la phrase pour laisser l'indépendance du mot.

Bourget écrit également :

Par le mot de décadence on désigne volontiers l'état d'une société qui produit un trop petit nombre d'individus propres aux travaux de la vie commune. Une société doit être assimilée à un organisme [...] Pour que l'organisme total fonctionne avec énergie, il est nécessaire que les organismes moindres fonctionnent avec énergie, mais avec une énergie subordonnée.

En tout domaine, la décadence désigne une situation où la partie est isolée. Il y a incapacité à maîtriser le tout, à organiser. Il y a anarchie, désordre, absence de hiérarchie. Il y a anarchie des atomes, désintégration du vouloir par la liberté et l'égalité. Il s'agit d'un déplacement vers l'extérieur, d'une incapacité à synthétiser, à construire, à maîtriser la forme. Cela vaut pour la psychologie. **Cela vaut aussi pour l'esthétique de Wagner.**

Nietzsche **fait obliquer la généalogie vers l'interprétation des idéaux**. Ces derniers tiennent leur énergie, ou leur faiblesse d'une certaine forme d'organisation ou de désorganisation des instincts. **La maladie s'explique par cette organisation ou désorganisation des instincts**. La généalogie a pour champ d'application, pour son interprétation, la morale. La morale nie une vie malade. Ce qui est effroyable, pour Nietzsche, c'est que **la volonté de puissance et la vie, dans la décadence et dans la morale, se détruisent elles-mêmes**. La vie s'attaque à elle-même et se nie. La maladie prend le pas sur les forces d'affirmation. On est face à une gigantesque entropie. Cette entropie résulte d'une vie faible, malade.

Nietzsche, dans le *Cas Wagner* déclare qu'on ne peut arrêter ce processus effroyable ! On ne peut rien faire. Il faut simplement éviter la généralisation et la contagion. Ce que l'on peut admirer chez Wagner est un signe de maladie. La vie malade est en train de détruire ses propres forces et les forces de la vie affirmatrice.

La fin du paragraphe 7 confirme bien la position de Nietzsche vis-à-vis de Wagner.

Voir Wagner à l'œuvre nous révèle

[...] sa façon de séparer, de découper en unités minuscules, de leur donner vie, de les mettre en relief, de les mettre en évidence. Mais sa force s'y épuise : le reste ne vaut rien. [ibid., 3^e alinéa, p. 48]

Et Nietzsche développe l'approche qu'il a de l'art de Wagner :

Admirable, aimable, Wagner ne l'est que dans l'invention du minuscule, dans la création imaginaire du *détail* [...] (Wagner) est notre plus grand *miniaturiste* de la musique, capable de fourrer dans l'espace le plus réduit une infinité de significations et de suavités. [...] Mais à part Wagner le magnétiseur et le peintre de fresques, il y a un autre Wagner qui sème de petits bijoux : le plus grand mélancolique que nous ait offert la musique, plein d'œillades, de tendresse, et de paroles de

consolation [...] le maître des notes expriment un bonheur triste et ensommeillé... [...] Wagner avait la vertu des *décadents*, la compassion. – [ibid., p. 49]

• PARAGRAPHE 5

Dans ce § 5, Nietzsche reprend les mêmes affirmations. Ce passage est intitulé : « *L'artiste de la décadence* » En voici quelques phrases significatives :

(Wagner) [...] ce décadent nous gâte la santé – et la musique par-dessus le marché ! [...] (Wagner) rend malade tout ce qu'il touche, – *il a rendu la musique malade* –

Un décadent typique, qui se croit indispensable dans son goût pervers, qui avec celui-ci prétend au goût supérieur, qui fait valoir sa perversion comme loi, comme progrès comme accomplissement. [...] l'art de Wagner est malade, les problèmes qu'il porte à la scène – purs problèmes d'hystériques –, ses affects convulsifs, sa sensibilité exacerbée, son goût qui exige des épices toujours plus violentes, sont instabilité, qu'il a travestie en principes [...] le choix de ses héros et de ses héroïnes, les uns et les autres considérés comme des types physiologiques (– une véritable présentation de malades ! –) : tout cela réuni fait un tableau clinique qui ne laisse aucun doute, *Wagner est une névrose* [...] Dans son art se mélange de la façon la plus perversément séductrice les ingrédients dont tout le monde éprouve aujourd'hui le plus pressant besoin – les trois grands stimulants des épuisés, la brutalité, l'artificiel et l'innocence (l'idiotie).

Wagner est une calamité pour la musique. Il a pressenti en elle le moyen d'exciter les nerfs fatigués et par là il a rendu la musique malade.

[le *Cas Wagner*, trad. É Blondel, éd. GF Flammarion, Paris 2005, § 5, pp. 41 à 44]

MENU DE NAVIGATION

en mode plein écran dans Adobe Reader

Déplacez la palette du sommaire ci-dessous en la saisissant par la barre du haut et redimensionnez-là à l'aide du coin en bas à droite.

**Cette palette vous permet de vous reporter aux têtes de chapitres.
Ne la fermez pas !**

Le présent menu se trouve en dernière page

Comment lire ce document ?

utilisez les raccourcis clavier

Avancer d'une page :
(sauf depuis cette page)

clic ou ↵ (entrée)

Reculer d'une page :

ctrl + clic ou
↑ + ↵ (maj + entrée)

Sortir et quitter :
(en haut à gauche du clavier)

esc (escape)

- ✓ La main ou le pointeur doivent se trouver **dans l'espace de la page**
- *et non dans le sommaire* - pour que ces raccourcis fonctionnent.

Vous pouvez également utiliser le petit navigateur en bas à droite du clavier :



Cliquez sur les liens ci-dessous pour :

! ou utilisez les raccourcis clavier :

Imprimer des pages

ctrl + p

Reprendre la lecture
à la page que vous venez de quitter

) **Commencer la lecture ...**

Le mode plein écran est un affichage de lecture.

Pour effectuer des recherches dans ce document, utiliser le zoom ou prendre des notes de marge, il est conseillé de passer en affichage standard : appuyez sur la touche **esc** de votre clavier.

Ce menu s'adresse aux personnes non familières de la lecture écran. Les initiés de la navigation clavier pourront se servir de tous les raccourcis habituels.